

L'Odyssée Retrouvée d'Alex



Marion

**L'ODYSSEÉE
RETROUVÉE
D'ALEX**

Ai BookGen

**L'ODYSSEÉE
RETROUVÉE
D'ALEX**

ROMAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Copyright 2025 Ai BookGen
<https://book.garab.fr>
infos@garab.fr

PARTIE I

L'Étau Parisien

1.

Le Bruit du Silence

Le néon crépitait, un serpent froid au-dessus de sa tête, diffusant une lumière blafarde sur les rangées de bureaux. L'air climatisé soufflait une odeur métallique, mélange de poussière et de café éventé. Chaque « clic-clic » de clavier résonnait, une symphonie mécanique et assommante. Alex fixait l'écran géant devant lui, des chiffres dansaient, se tordaient en fractales insensées, promesses de productivité, d'efficacité, de tout ce qui lui échappait.

Son regard, figé, balayait le tableau de bord aux mille couleurs, un kaléidoscope de données brutes, froides comme la dalle de verre sous ses doigts. Les rapports s'entassaient, urgents, cruciaux, mais leur poids ne parvenait plus à pénétrer le mur de verre qu'il sentait se dresser entre lui et le monde. Paris bruissait dehors, une rumeur lointaine de klaxons et de cris, mais ici,

dans l'open space aseptisé, le silence était un bourdonnement constant, une oppression.

Il posa sa main sur la surface lisse du bureau, sentant la légère vibration des imprimantes au loin. Un soupir lui échappa, inaudible sous le ballet des raccourcis clavier de ses collègues invisibles. Trente ans. Une vie tracée, prévisible, où l'ambition s'était muée en une routine écrasante. Où était le gamin qui rêvait de découvrir des terres lointaines, d'escalader des montagnes mythiques ? Il était enfoui, étouffé sous les couches de présentations PowerPoint et de réunions interminables.

Un dossier, “Urgent – Livraison T2”, clignotait en rouge. Alex savait qu'il devait plonger, s'y noyer, mais son esprit refusait. Ses yeux, fatigués, se posèrent un instant sur le cadre photo posé à l'angle de son bureau. Un cliché ancien, jaunissant, de lui et Marc, gamins, riant aux éclats sur la plage de Saint-Malo. Le soleil inondait leurs visages, insouciants. Un goût amer lui vint à la bouche. Marc, son ami, son complice, le seul qui avait toujours su lire au-delà des façades.

La sonnerie stridente de son téléphone fixe déchira la quiétude artificielle. Une sonnerie insistante, inhabituelle pour les appels internes,

ceux qui le rappelaient à l'ordre, aux impératifs. Il cligna des paupières, d'abord résistant. Puis, le son persista, perçant, comme un point d'interrogation planté au milieu du bureau. Les quelques têtes qui dépassaient des cloisons s'étaient subtilement tournées vers lui, leurs clics de souris s'étaient tus un instant.

Sa main, engourdie, se tendit. L'appareil, froid sous ses doigts, vibrait légèrement. Il décrocha, porté par une étrange inertie.

— Allô ? fit-il, la voix plus rauque qu'il ne l'aurait voulu.

Un silence. Pas le silence feutré du bureau, mais un silence lourd, épais, à l'autre bout du fil. Puis, une voix de femme, qu'il ne connaissait pas. Une voix étranglée, hésitante.

— Je... Je cherche Monsieur Duval, Alex Duval ?

— C'est moi.

Il sentit son corps se raidir. L'estomac se noua. L'intensité du non-dit, l'appréhension palpable dans la voix de cette inconnue le frappèrent de plein fouet.

— Je suis désolée de vous déranger... Je suis l'infirmière du service des urgences de l'hôpital... Bichat.

Hôpital Bichat. Le nom résonnait, froid et clinique. Alex avala sa salive, sa gorge sèche.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, sa voix à peine audible.

— C'est à propos de Monsieur Dubois... Marc Dubois.

Le prénom claqua comme un coup de fouet. Marc. Son Marc. Le cliché sur son bureau parut s'assombrir. Ses phalanges se serrèrent sur le combiné jusqu'à en blanchir.

— Il y a eu... un accident. Très grave. Une moto.

L'air manqua à Alex. La pièce se mit à tourner. Les chiffres de l'écran devinrent des taches floues. Il se sentait à la fois lourd et étrangement vide, comme si une ancre venait d'être arrachée.

— Marc ?... Balbutia-t-il, un doute insupportable se tordant dans ses entrailles.

— Nous... nous avons tout fait, Monsieur Duval. Mais... nous n'avons rien pu faire.

La phrase. La phrase tombait, lourde, définitive, un couperet. Alex sentit son visage se vider de son sang, ses tempes battre la chamade. Le bruit de l'open space s'était entièrement dissipé, remplacé par un grondement sourd dans ses oreilles.

— Il est... Il est parti, Monsieur Duval.

Les mots s'entrechoquaient, se refusaient à s'organiser en une pensée cohérente. Parti. Marc. Non. Ce n'était pas possible. Il avait ri avec lui la veille au soir. Il avait promis une bière après le travail, pour se plaindre de leur routine, comme à leur habitude.

Son regard se posa sur le cadre photo, l'image de ce rire insouciant. Un couteau invisible venait de déchirer ce souvenir.

— Monsieur Duval ? Êtes-vous toujours là ?

Alex ne répondit pas. Sa main lâcha le combiné. L'appareil heurta le bureau avec un bruit étouffé, puis roula vers le sol, un gémissement électronique s'en échappant.

Son regard retourna à l'écran, fixant les colonnes de chiffres qui continuaient de danser indifféremment. Le bureau, vide, impersonnel, se reflétait dans la vitre glacée, un miroir parfait de l'abîme qui venait de s'ouvrir en lui. Le silence était absolu, mais le bruit du silence assourdisait Alex, écrasant le murmure lointain de Paris. Il ne ressentait plus rien, sinon le vide. Un vide immense, glacial, qui l'aspirait tout entier. Sur son bureau, la photo de Marc continuait de sourire, comme un cruel reproche.

* * *

Le silence claquait. Alex ne savait plus quelle heure il était. La pénombre de l'appartement haussmannien de la rue des Martyrs, d'ordinaire si rassurante, se muait en un voile suffocant. Chaque craquement du parquet du living, chaque soupir de l'immeuble, résonnait comme un reproche. Il avait coupé la lumière. Une seule lampe de sel diffusait une lueur orangée et anémique, luttant contre l'obscurité qui rampait dans les recoins.

L'annonce. C'était tombé il y a des heures, ou des minutes ? Le temps s'était dissous. Son téléphone gisait face contre terre sur le tapis persan, comme un insecte mort. L'écran éteint, un vide, symbolisant le silence brutal de la conversation interrompue.

Il déambula. Sans but. Ses pieds nus frottaient le parquet ancien, poli par des générations de vies. Chaque pas était une rature dans l'immobilité. Les moulures au plafond de trois mètres quarante de haut semblaient l'écraser. Ce fastueux appartement, hérité, était devenu une prison dorée, plus un tombeau qu'un foyer.

Une odeur fétide flottait dans l'air. Non, ce n'était pas l'appartement. C'était lui. L'odeur du stress, de la sueur froide, de la vie qui bascule. Il inspira à pleins poumons, tentant de chasser cette puanteur invisible, mais elle s'accrochait à ses narines, à sa gorge serrée.

— Non, murmura-t-il, un son rocailleux qui écorcha la paix de la nuit parisienne.

Son reflet spectral dans la baie vitrée donnait sur la cour intérieure. L'absence de vie, l'absence de son. L'absurdité du luxe. Il se sentait à la fois gigantesque et insignifiant.

Il s'arrêta devant le buffet Louis XV. Ses doigts glissèrent sur le bois ciré. Un cliché de Max et lui. Barcelone. Deux visages rieurs, des bières fraîches à la main. Le soleil écrasant sur la plage de la Barceloneta. Max hurlait une blague, les yeux plissés par le plaisir. Ce rire... Ça lui perça les tympans. Alex entendait l'écho de ce rire qui ne reviendrait jamais. Une torture. Une lame affûtée.

« Il est parti. » La phrase résonnait. Un disque rayé. Un bruit de perceuse dans son crâne. Il la conjurait pourtant, cette petite phrase. Il la chassait. Il la rappelait.

Il attrapa la bouteille de Johnnie Walker Red Label posée sur le comptoir de la cuisine

américaine. Le verre était déjà sale. Il s'en fichait. Il versa sans compter. Le liquide ambré clapota. Ses mains tremblaient. Le goulot effleura ses lèvres. Le brûlant. Le salut temporaire. La mort douce.

Il but d'un trait, tous les souvenirs de Max qui s'immisçaient dans sa cervelle. L'été dernier, leur virée au Parc des Buttes-Chaumont, où ils avaient échafaudé des plans farfelus pour leurs vieux jours, promettant de se construire une cabane au Canada ou d'ouvrir un bar sur la côte amalfitaine. Des rêves d'adolescents prolongés, alimentés par une amitié indéfectible, une fuite constante de la réalité terne de leurs quotidiens professionnels.

Max lui avait dit : « Alex, un jour on plaquera tout. On vivra. Vraiment. »

Alex posa la bouteille, le couvercle de la table basse marquetée rendant un son sourd. Il se redressa, traversa le salon, puis le couloir. Ses pas étaient lourds, mécaniques. Dans la chambre. Le lit défaït. Mon âme.

Le désordre ambiant lui donna l'impression de nager dans un maelström. Les vêtements jetés à la va-vite, les livres empilés sur la table de nuit, un verre d'eau oublié. Sa vie était cela. Un désordre savamment orchestré, une illusion de contrôle. Il

se laissa tomber sur le rebord du lit. La tête entre les mains.

— Qu'est-ce que tu foutrais, Max ?

Le silence fut sa seule réponse.

Il se releva, attiré par la fenêtre comme un papillon de nuit. Il ouvrit avec une violence inouïe. Le froid de la nuit parisienne s'engouffra, cinglant. La vue sur les toits de Paris. Les cheminées haussmanniennes, toutes pareilles, semblaient des sentinelles muettes. Plus loin, le Sacré-Cœur, tel un fantôme blafard, dominait la ville endormie. Les lumières des réverbères de la rue des Martyrs dessinaient des traînées jaunes sur l'asphalte humide. Rarement un bruit.

Il huma l'air froid. L'odeur du bitume mouillé se mêlait à celle du tabac froid émanant d'un voisin invisible. Il se sentait minuscule, un point insignifiant dans cette immense toile urbaine. Max avait toujours aimé cette ville, l'énergie pulsatile du quartier de Montmartre. Il était de la génération qui sortait encore au Bus Palladium. Le dernier verre au Divan du Monde, leurs débats enflammés sur le sens de leur existence. De leurs projets de start-up avortés.

— Tout est vide, Max, articula-t-il, la voix cassée.

Un cri étouffé, arraché à ses entrailles. Il se sentait à vif, chaque nerf exposé, chaque émotion démultipliée. La mort de Max n'était pas seulement la perte d'un ami. C'était la mort d'une partie de lui-même. La partie insouciante, la partie qui osait rêver.

Il se retourna brusquement, son regard balayant l'appartement. Les objets accumulés, les souvenirs matériels. Les trophées de sa réussite professionnelle factice. Le Mac dernier cri, le canapé Ektorp de chez IKEA, tous ces marqueurs d'une vie supposément réussie. Une farce. Tout n'était que poudre aux yeux. Des accessoires dans une pièce de théâtre dont il ne connaissait plus le rôle.

Il saisit la petite boîte en bois exotique que Max lui avait ramenée d'un voyage au Mali. À l'intérieur, des jetons de poker, témoins de leurs soirées endiablées, leurs virées, leurs aventures. Alex les fit passer d'une main à l'autre, le bois poli frottant sa paume moite. Il y avait aussi un ticket de concert pour la Maroquinerie. Un groupe dont Max était fan. Dans trois mois.

Dans trois mois, Max ne serait plus là.

C'est là que tout bascula. Une rage froide, implacable, s'insinua en lui. Une anesthésie.

— Je ne peux pas. Je ne peux plus.

Il se plaça devant le miroir de l'entrée, celui encadré d'un bois doré vieilli, un artefact de l'ancienne propriétaire, mais qui restait. Son reflet. Un homme de trente ans. Des cernes profonds creusaient ses yeux, son visage était ravagé par la peine, la culpabilité, le vide. Il ne se reconnaissait pas. Ce visage était celui d'un étranger. Un fantôme.

Max lui avait toujours dit qu'il « s'enterrait vivant » dans son travail, qu'il courrait après une chimère. Il l'avait pourtant écouté à moitié.

« Qu'est-ce que tu veux vraiment, Alex ? » Cette question, cent fois posée par Max, résonnait maintenant comme un jugement sans appel.

Alex tendit la main et frappa le miroir. Pas assez fort. Le son sourd. Sa main ne fait que l'effleurer. Il recula, le souffle court. Il s'adossa au mur froid, les larmes qui ne venaient pas. La gorge nouée. Un bloc de glace dans sa poitrine.

Il regarda par la fenêtre. Au loin, le trafic du boulevard de Clichy, un bourdonnement persistant, indifférent à sa douleur. Les lumières des voitures filaient, des traînées fugaces dans la nuit dense. La ville continuait de vivre pendant que son propre monde s'effondrait.

Son regard se posa sur la valise en cuir sous son lit. La vieille valise qu'il utilisait pour ses

voyages d'affaires à Genève ou Londres. Une valise de cadre, rigide et froide. Son contraire.

Un frisson, glacé, lui parcourut l'échine. Non pas de peur, mais d'une certitude. Une certitude inébranlable.

Max était parti. Mais lui ? Lui, il était encore là. Et il n'allait pas continuer à vivre cette vie. Cet engrenage vide.

Il se dirigea vers la porte d'entrée, sa main effleurant le lourd bois. Il la déverrouilla. Le clic strident rompit le silence de l'appartement. La poignée était froide sous ses doigts. Il n'ouvrit pas la porte. Mais il sentit l'appel. L'appel du dehors. L'appel du vaste monde. Un souffle d'air froid s'engouffra, apportant une légère odeur de pollution parisienne et de promesse incertaine. Demain. Demain ne ressemblerait à rien de ce qu'il avait connu.

2.

Le Point de Rupture

Ce matin-là, un crachin persistant déguisait le ciel de Paris en linceul gris. Le cimetière du Père Lachaise, habituellement un havre de paix teinté d'histoire, crachait une humidité glaciale qui s'infiltrait jusqu'aux os d'Alex. Il serrait les poings, le regard vide, fixé sur la stèle encore neuve de son ami. Antoine. Mort. Vingt-huit ans. Crise cardiaque. Le mot résonnait comme un coup de fusil, chaque syllabe un marteau-piqueur dans sa tête engourdie.

Alex avait les mains rougies par le froid, mais il ne le sentait pas. Une torpeur engourdissante le maintenait dans un état second depuis l'enterrement. Il revoyait le visage de Marie, la fiancée d'Antoine, les traits tirés, le rouge à lèvres maculé par les larmes. Sa propre impuissance à trouver les mots justes, à offrir un réconfort sincère, le rongeait. Ses condoléances creuses lui revenaient en pleine figure, le visage blême qu'elle

lui avait opposé, chargé de lassitude et de reproches silencieux.

« Je ne peux plus. »

Ce murmure s'échappa de ses lèvres gercées, se perdant dans le silence sépulcral des lieux. Autour de lui, les tombes illustres d'écrivains et d'artistes semblaient le juger. Molière, La Fontaine, Chopin, Jim Morrison... tous des géants face à son propre néant. Ses chaussures s'enfonçaient légèrement dans la terre fraîchement remuée, un rappel organique de la finalité inéluctable. La promesse, encore floue, germait dans ce sol froid.

Il saisit la petite pelle en métal, abandonnée là par les fossoyeurs. Le froid de l'acier mordit sa paume. Il commença à tasser la terre autour de la base de la pierre tombale, un geste mécanique, absurde mais nécessaire. Chaque mouvement était une purge, une tentative désespérée d'ancrer dans le réel ce qui s'était dérobé. Il se souvenait des éclats de rire d'Antoine, des soirées passées à refaire le monde avec des bières tièdes, des promesses d'avenir envolées comme des bulles de savon.

Une bourrasque de vent fit frissonner les cyprès centenaires, dispersant quelques gouttes de pluie sur son visage. Il aurait dû pleurer. Mais

les larmes ne venaient plus. La douleur s'était muée en une chape de plomb, écrasant toute émotion, toute vitalité. Il était Alex, cadre supérieur, trente ans, une carrière prometteuse, un appartement haussmannien dans le 17e arrondissement, une vie tracée, prévisible, asphyxiante. Et maintenant, un vide sidéral.

« Je te jure, Antoine... je refuse de finir comme ça. »

La voix d'Alex était rauque, à peine audible. Il regarda autour de lui. Pas un chat. Seulement les ombres des monuments funéraires, imposants et muettes sentinelles. Il tira son portable de sa poche. L'écran affichait une notification : « Nouvelle mission : Stratégie de développement à Singapour. » Une mission de plus. Des chiffres, des graphiques, des réunions interminables, des sourires forcés. L'image du gratte-ciel monolithique où il travaillait, avenue de la Grande Armée, se superposa à celle des mausolées funéraires. Deux prisons différentes, le même étouffement.

Il se rappela la dernière conversation avec Antoine, une semaine avant le drame. Un déjeuner rapide, entre deux rendez-vous. Antoine avait parlé de son projet de voyage en Patagonie, les yeux brillants d'excitation. Alex l'avait écouté

d'une oreille distraite, préoccupé par un dossier urgent. Le regret lui tordit les entrailles. Il n'avait pas pris le temps. Jamais. Toujours trop occupé, trop stressé, trop épuisé.

Il s'agenouilla devant la tombe, le genou sur le sol détrempé. Ses doigts effleurèrent le prénom gravé dans la pierre froide. Antoine. Six lettres. Une vie. Et la sienne ? Une course effrénée vers quoi ? La reconnaissance ? L'argent ? Une illusion de bonheur ?

« Je pars. »

Ce mot claqua dans l'air lourd, un serment à l'ami disparu, une main tendue vers un ailleurs. L'idée avait germé au moment où le prêtre prononçait les dernières prières, une illumination froide, implacable. Quitter Paris. Quitter ce travail qui le consumait. Quitter cette vie formatée. Tout. Sans regarder en arrière.

Il ferma les yeux, et des images floues se bousculèrent dans son esprit. Des plages de sable blanc en Asie, des visages souriants en Afrique, des musiques entraînantes en Amérique du Sud, des paysages indomptés en Océanie. Ses rêves d'enfant, enfouis sous des strates d'ambition et de conformisme. Il se vit, un sac à dos sur les épaules, léger, libre. Loin des rues pavées de la rue de Rivoli, loin des néons agressifs des Champs-

Élysées. Loin de ce sentiment d'être un fantôme au milieu des vivants.

Il se leva, un calme étrange l'envahissant. Une décision était prise, une voie s'ouvrait. Il ne s'agissait plus d'une simple envie, mais d'une nécessité viscérale. Survivre. Il prit une grande inspiration, l'air froid emplissant ses poumons, un air nouveau, piquant et purifiant. La pluie s'était légèrement calmée, laissant place à une brume légère.

Avant de partir, il posa sa main sur la pierre. « Merci, Antoine. »

Puis, il tourna le dos à la tombe, à l'histoire, aux souvenirs, et s'éloigna d'un pas décidé. Chaque pas le tirait loin de la capitale, de son bureau vitré avec vue sur la Tour Eiffel, de l'agitation constante du Trocadéro. Son chemin croisa celui d'une vieille femme, les yeux rougis, tenant un bouquet de roses défraîchies. Elle le regarda, un instant, l'air de reconnaître en lui une douleur partagée. Alex ne cilla pas. Il fonçait, les yeux rivés sur un horizon invisible, mais ressenti.

Un taxi jaune fila dans le lointain, sur le boulevard de Ménilmontant. Il n'en prit pas la direction. Il laissa le périphérique et l'effervescence de la Place de la Bastille derrière lui. La promesse à Antoine, ce n'était pas

seulement de voyager. C'était de vivre. Vraiment. Et un nouveau chapitre, ou plutôt un nouveau tome, de son existence venait de s'ouvrir, violent et libérateur. La destination finale n'était pas encore claire, mais le point de départ, lui, était gravé dans la terre fraîche du Père Lachaise, sous le nom d'Antoine.

* * *

Le vrombissement sourd des réacteurs transperçait le dôme de verre et d'acier du Terminal 2E. Alex sentait les vibrations dans la plante de ses pieds, une pulsation mécanique qui cadençait l'hystérie ambiante. Des annonces éraillées crépitaient aux haut-parleurs, brossant une symphonie cacophonique de départs et d'arrivées. L'odeur acre du kéroène se mêlait à celle du café brûlé et des parfums exotiques portés par la foule incessante. Chaque pas résonnait sur le carrelage froid, comme un écho dans le vide qu'il portait en lui. Il marchait, sans but précis, porté par une force qui n'était plus la sienne, mais celle de l'urgence, du besoin de fuir.

Son regard balayait les panneaux d'affichage lumineux. Des noms de villes clignotaient, hypnotiques. Pékin. New York. Dubaï. Elles n'étaient que des lettres, des destinations sans âme pour l'homme qu'il était devenu. Il cherchait un ailleurs, n'importe lequel, pourvu qu'il soit loin. Très loin. Une sueur froide perlait à sa nuque. Sa veste en jean, trop légère pour l'air climatisé de l'aéroport, n'offrait aucune protection contre le frisson qui parcourait son échine.

Ses doigts se crispèrent autour de la sangle de son sac à dos. Son passeport, lourd, prenait dans sa poche une dimension sacrée, une relique. Il s'arrêta net devant le guichet de Qatar Airways. Le logo, un oryx stylisé, paraissait le narguer. Un vol pour Doha. Puis une connexion vers l'inconnu. Son cœur battait la chamade, tambourinant contre ses côtes, un rythme irrégulier proche de la panique.

— Bonjour, la file, c'est par là-bas, lança une voix sèche.

Alex tourna la tête. Une jeune femme aux cheveux tirés, l'uniforme impeccablement ajusté, le fixait d'un air las. Alex sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage. L'image du monde

qu'il fuyait, condensée en un regard d'ennui professionnel.

— Je... je voudrais prendre un billet. Un aller simple.

Ses mots sonnèrent étranges, quasi inaudibles dans le brouhaha. Comme s'il parlait une langue morte.

— Pour quelle destination ?

Elle ne leva même pas les yeux de son écran. Ses doigts battaient un rythme impatient sur le clavier. Alex sentit l'ultimatum pendre entre eux. La décision. La rupture. Maintenant.

Il chercha dans les dédales de sa mémoire un nom. Un nom qui rimerait avec oubli, avec renouveau. Son regard tomba sur un dépliant oublié sur le comptoir : « Évadez-vous en Asie du Sud-Est ». Une image de plages de sable fin, de temples dorés. Bangkok. Il le prononça, comme un aveu.

— Bangkok.

L'agent releva enfin les yeux. Un sourcil levé, une pointe de curiosité, ou d'agacement, sur son visage impassible.

— Aller simple seulement ?

— Oui.

Le silence s'épaissit. Une tension palpable, électrique. Alex sentait le poids de milliers de

regards invisibles. Le vide de sa vie passée, l'incertitude de la future. Un précipice.

— Il y a un vol ce soir à 23h50. Direct.

Alex imaginait déjà l'aube sur les rizières, la moiteur de l'air, le parfum des épices. Une bouffée d'air frais dans le cercueil de sa vie.

— Combien ?

La jeune femme tapota des touches, le clavier claquait comme une succession de tirs. Chaque son, une balle tirée dans le passé.

— 980 euros. Classe économique.

Alex sortit sa carte bancaire. La tranche de plastique, froide et impersonnelle, représentait tout ce qu'il haïssait. Mais elle était aussi la clé. La clé de sa liberté. Il tendit la carte, sa main tremblait imperceptiblement. L'agent la saisit, la passa dans le terminal. Le bip strident de la transaction réussie résonna plus fort que les annonces pour les vols en partance pour Tokyo ou Singapour. Un son de victoire, ou de défaite, il ne savait pas encore.

— Votre passeport s'il vous plaît.

Il le tendit. Elle scanna les informations, son nom, sa date de naissance, sa nationalité. Alex. Français. Né en 1993. Toutes ces données qui le définissaient, sur ce document officiel, mais qui

ne racontaient rien de l'homme qui se tenait là, brisé, transformé.

Elle lui rendit son passeport, le billet imprimé glissé à l'intérieur, comme un secret. L'encre noire sur le papier blanc semblait taillée dans le marbre. BANGKOK. Départ : 23h50. Porte : K42.

— Carte d'embarquement et billet électronique vous seront envoyés. Rendez-vous à la porte K42 à 22h50.

C'était fait. Le point de non-retour était franchi. Une vague d'adrénaline le submergea, suivie d'un calme étrange, presque euphorique. Il s'écarta du comptoir, bousculé par le flot incessant des voyageurs. Les sacs à roulettes grondaient, les conversations s'élevaient, les sourires s'échangeaient entre familles.

Il s'éloigna, le billet lourd dans sa poche. L'écran lumineux du terminal brillait à travers la foule, une promesse de départ, de nouvel horizon. Il entendit une annonce lointaine, indistincte, pour un vol à destination de Saïgon. Le bruit des talons sur le sol poli le ramenait à la réalité. Chaque pas était une victoire. La sangle de son sac pesait moins lourd. Il prit une profonde inspiration, et l'air de l'aéroport, autrefois irrespirable, semblait maintenant infuser ses poumons d'une énergie nouvelle. Il ne regarda

pas en arrière. Le passé était scellé, enterré dans les recoins sombres de son âme. Devant lui, l'Asie. Et l'inconnu. Le véritable voyage ne faisait que commencer. La chaleur moite de Bangkok, l'odeur des temples, les sourires des moines... Tout cela l'attendait. Et un nouveau lui. Il quitta le hall principal, cherchant un coin plus tranquille pour digérer cette décision. Un espace où l'écho du passé ne le poursuivrait plus, où les ombres de son ancienne vie ne pourraient plus l'atteindre. Son regard tomba sur une boutique duty-free, remplie de babioles inutiles. Il sentit une bouffée de dégoût. La superficialité des choses, la course effrénée à la consommation, tout lui paraissait vain. Il accéléra le pas, comme pour échapper à cette emprise. Dans le reflet d'une vitrine, il vit son visage. Les traits tirés, les yeux cernés, mais une lueur nouvelle, presque féroce. Une lueur de survie.

Il consulta sa montre. Quatre heures avant le départ. Quatre heures pour laisser le vieil Alex mourir définitivement. Il s'installa sur un banc, face à une immense baie vitrée donnant sur les pistes. Les avions décollaient et atterrissaient dans un ballet incessant, des mastodontes de métal s'envolant vers des destins lointains. Chacun d'eux, une promesse. Un espoir.

Il sortit son téléphone. Un dernier message non lu de son ami défunt. Ses yeux se plissèrent. Des souvenirs. Des rires. Des promesses. Tout était pulvérisé. Mais de la cendre pouvait naître une nouvelle flamme. Il éteignit son téléphone, le glissant au fond de son sac. Couper les ponts. Rompre les chaînes. Le silence s'installa, lourd, mais libérateur. Il était seul, enfin seul face à lui-même. La solitude, c'était le prix à payer pour la liberté. Un prix qu'il était prêt à débourser.

Les annonces continuaient de crétiner, des noms de passagers s'égrrenaient, leur rappelant l'approche de leur embarquement. Alex ferma les yeux un instant. Il se revit, il y a quelques mois, dans son bureau parisien, les dossiers empilés, le téléphone sonnant sans relâche, l'écran de son ordinateur comme un miroir déformant de son âme. Le stifling de ces murs, le poids des attentes, le vide des victoires. Il rouvrit les yeux. Non, cette vie était derrière lui. Irréversiblement.

Le voyage. Le seul maître mot désormais. Le seul espoir. Il perçut une jeune fille, un peu plus loin, qui sanglotait dans les bras de sa mère, au moment des adieux. La même douleur, peut-être, mais pour des raisons différentes. Lui, il ne laissait personne derrière, du moins, personne à qui il tenait encore vraiment. Ou du moins, c'est ce qu'il

essayait de se convaincre. La porte K42 s'afficha sur un panneau éloigné. Le compte à rebours avait commencé.

PARTIE II

Murmures d'Ailleurs

3.

Le Vent de l'Est

Une odeur âcre, celle du poisson fermenté mélangé à l'ail et au piment, piqua les narines d'Alex. Ce n'était pas un parfum désagréable, juste envahissant, une signature olfactive qui imprégnait les murs en bois brut de la petite chaumière où il était invité. Il avait suivi Mei sans vraiment savoir où, ni pourquoi, à travers les sentiers poussiéreux de ce village perdu de la province de Chiang Rai.

Les rizières, d'un vert presque fluorescent, s'étendaient à perte autour d'eux, scintillant sous un soleil dont la violence n'était adoucie que par la brise légère qui courait sur les champs. Alex avait remarqué le travail acharné des paysans, courbés sous la canopée céleste. La vie ici semblait gravée dans la terre, inscrite dans chaque geste, chaque pli de peau.

À présent, il était assis à même le sol, sur une natte tressée, les jambes engourdis par cette

posture inhabituelle. Autour d'une table basse et rustique, d'autres visages souriants, ceux de la famille de Mei. Le père, un homme aux traits burinés par le soleil et le temps, aux mains épaisses et calleuses. La mère, les yeux vifs et bienveillants, offrant un sourire édenté. Deux enfants, à l'énergie débordante, n'arrêtaient pas de rire en le fixant, avant de replonger dans leurs jeux. Alex se sentait à la fois étranger et étrangement accueilli.

Mei, gracieuse, posa devant lui une succession de petits plats. Du riz gluant, collant et légèrement parfumé. Des légumes croquants, encore gorgés de la sève de la terre, assaisonnés avec ce même mélange audacieux d'épices. Et puis, ce poisson. Un poisson d'eau douce, sans doute pêché dans l'une des innombrables rivières qui sillonnaient la région du Triangle d'Or. Alex l'observa. Il semblait... entier. Ses yeux vitreux le fixaient. Un frisson lui parcourut l'échine. À Paris, on lui aurait servi une portion filet, déstructurée, aseptisée. Ici, la vie était brute, sans fard.

— Mange, Alex, la nourriture est bonne, dit Mei, sa voix douce comme le murmure du vent dans les palmiers. Ne sois pas timide.

Il obéit, saisissant une petite portion de riz avec le bout de ses doigts, comme il l'avait vue

faire. Le geste était maladroit, hésitant. Il sentit le regard amusé des enfants sur lui. Il ne put s'empêcher de sourire.

— C'est... une nouvelle expérience. Pour moi, admit-il.

La mère rit doucement, et le père hochâ la tête, un pli se formant au coin de son œil. Mei, elle, le regardait avec une curiosité bienveillante, comme si elle lisait à travers ses incertitudes.

— À Bangkok, vous mangez si différemment, non ? demanda-t-elle. Les grands restaurants, la cuisine sophistiquée.

— À Paris surtout, rectifia Alex. Il y a des restaurants étoilés, des plats qui coûtent le prix d'un salaire ici.

Il regretta aussitôt ses mots. Une honte sourde se nichait au fond de sa gorge. Qu'est-ce qu'il faisait, à étaler ainsi les priviléges d'une vie qu'il avait fuie ?

Mei ne montra aucune réaction. Son visage resta impassible, mais ses yeux profonds semblaient sonder quelque chose de bien plus ancien que les étoiles des guides gastronomiques.

— Ce n'est pas le prix qui donne le goût à la nourriture, Alex. C'est le cœur qui la prépare et le cœur qui la reçoit.

Alex mastiqua son poisson. La chair était ferme, son goût... fort. Un goût de terre, d'eau, de vie. Ce n'était pas le poisson désossé et sans arête qu'il mangeait dans les restaurants parisiens chics. Son ancien monde, ses rituels sociaux compliqués, semblaient soudain grotesques, presque obscènes face à cette simplicité.

— Vous n'avez pas besoin de grand-chose, ici, constata Alex, les yeux balayant la pièce dépouillée.

Il y avait quelques nattes au sol, un autel miniature avec une statuette de Bouddha, quelques ustensiles de cuisine. Rien de superflu. La lumière du jour filtrait par une petite ouverture dans le mur. L'air était doux, imprégné de l'odeur de la campagne.

Mei prit une gorgée de thé clair, infusé avec des herbes dont Alex ne connaissait pas le nom.

— Avez-vous besoin de beaucoup ? répliqua-t-elle. Vraiment ? Au fond de votre cœur, avez-vous besoin de toutes ces choses que vous avez à Paris ?

La question le frappa comme un coup. Violente, directe. Elle le laissait sans voix. Il avait fui justement parce qu'il ne savait plus ce dont il avait besoin. Ou plutôt, parce qu'il était sûr de ne pas avoir besoin de ce qu'il avait. Le souvenir de

son appartement haussmannien, rempli d'objets coûteux, soigneusement agencés pour impressionner, lui revint en mémoire. Des tableaux abstraits, des livres qu'il n'avait jamais lus, des gadgets technologiques jamais vraiment utilisés. Un vide sous le vernis.

— Je pensais en avoir besoin, admit-il finalement. Mais... j'avais tort. Je cherchais quelque chose. Je ne savais pas quoi.

Mei posa sa tasse et le regarda fixement.

— Nous cherchons tous quelque chose, Alex. Le bonheur. La paix. Mais parfois, nous le cherchons aux mauvais endroits. Nous pensons que le bonheur est dans ce que l'on **possède**. Mais le vrai bonheur est dans ce que l'on **est**.

Le père de Mei, qui avait écouté attentivement, tendit la main vers un bol de cacahuètes grillées et en offrit à Alex. Un geste simple de partage, sans un mot, mais lourd de sens.

— Le détachement, c'est ne pas laisser les choses vous posséder, reprit Mei. L'argent, les objets, même les désirs. Quand vous mettez votre bonheur dans l'**avoir**, vous êtes toujours à la merci de la perte. Mais si votre bonheur est dans l'**être**, personne ne peut vous le prendre.

Alex regarda le père, puis Mei. Cette sagesse, si simple, si évidente dans ce contexte, lui paraissait

révolutionnaire. Son cerveau, habitué aux complexités des stratégies marketing et des analyses financières, peinait à s'adapter à cette limpidité. Le détachement. Il avait toujours associé ce mot à la froideur, à l'indifférence. Jamais à la liberté.

— Comment... Comment on fait ? demanda Alex, sa voix presque un murmure. Comment on se détache de tout ce qu'on nous a appris à désirer ? De tout ce qui nous définit ?

Les enfants, quant à eux, avaient fini leur repas et couraient déjà dehors, leurs rires se mêlant au chant des oiseaux. Leurs rires purs, insouciants. Ils ne désiraient rien d'autre que l'instant présent.

Mei lui sourit.

— Cela commence par savoir ce qui est essentiel. Ce qui est vrai. Et ce qui ne l'est pas. Le vent souffle, il ne s'accroche à rien. La rivière coule, elle ne retient rien. C'est la nature. Nous sommes la nature.

Elle lui montra du doigt le petit autel avec la statuette de Bouddha.

— La méditation aide. À écouter son cœur. À trouver le silence sous le bruit du monde.

Alex savait qu'elle avait raison. Il avait cherché ce silence dans l'agitation, dans le succès, dans

l'accumulation. Il avait trouvé le vide. L'écho de son propre cri silencieux.

— Ma vie était un bruit incessant, confia Alex, ses yeux perdus un instant dans le vide. La course, toujours la course. Pour quoi ? Pour une promotion ? Pour acheter... quoi ?

Il marqua une pause, secouant la tête. Le souvenir de ses dernières réunions parisiennes, des ambitions démesurées de ses collègues, de la pression constante, lui serra la gorge. Ce monde-là étouffait l'âme.

— La course à quoi que ce soit qui vienne de l'extérieur est une course sans fin, dit Mei. Car les besoins extérieurs créent de nouveaux désirs, et ces désirs créent de nouveaux besoins. C'est un cycle qui nous piège. La vraie liberté est de trouver la richesse à l'intérieur.

Elle se leva, ramassa les bols vides, les empilant avec une étonnante efficacité. Ses mouvements étaient fluides, économes, comme ceux d'une danseuse. Il n'y avait pas de précipitation, pas de stress dans ses gestes. Juste la juste mesure.

— Il faut désapprendre. C'est le plus difficile, non ?

Alex hocha la tête. Désapprendre. Tout ce qu'on lui avait inculqué. Revenir à l'état brut, comme cette nourriture, comme cette terre. Il

pensa au choc culturel qu'il était en train de vivre. Aux premiers jours en Thaïlande, quand chaque détail lui semblait étrange, parfois hostile. Maintenant, le vent de l'Est lui murmurait d'autres vérités.

— Votre ami décédé, ajouta Mei, le regardant avec gravité. Il vous a montré quelque chose, n'est-ce pas ? Une autre façon de voir la vie.

Alex se figea. Le nom de son ami, prononcé par cette femme qu'il connaissait à peine, dans ce lieu si lointain, fut un coup de poing à l'estomac. Il avait cru pouvoir l'enterrer avec les autres débris de sa vie passée. Mais ici, le passé le rattrapait, non pas comme un fardeau, mais comme un enseignement.

— Oui, répondit Alex, la voix rauque. Il m'a montré que la vie est courte. Trop courte pour être gâchée.

— Et qu'a-t-elle de si précieux, cette vie ? demanda Mei.

— Le temps, répondit Alex sans hésiter. Le temps. Et les liens. Les vrais. Pas ceux que l'on tisse pour le pouvoir ou les apparences.

Mei ne dit rien. Elle le regardait, ses yeux sombres, empreints d'une sagesse millénaire, comme s'ils contenaient l'histoire de tous les ancêtres du village de Baan Dam. Alex se sentait

étrangement transparent sous ce regard, comme si toutes ses peurs, ses illusions, étaient mises à nu. Le moment était intense, presque douloureux. Il avait l'impression d'être en train de se déconstruire pièce par pièce.

— Le vrai voyage, ce n'est pas de changer de pays, Alex. C'est de changer de regard. C'est de se dépouiller de ce qui n'est pas vous, chuchota Mei.

Elle se pencha légèrement, son visage à quelques centimètres du sien. Alex sentit l'odeur de la terre et des épices qui émanait d'elle.

— Et ensuite ? demanda Alex, presque haletant. Une fois dépouillé... que reste-t-il ?

Un sourire énigmatique apparut sur les lèvres de Mei.

— Toi. Le vrai toi. Et cette liberté... elle est plus précieuse que toutes les richesses du monde.

La nuit tombait vite sur le village. Les ombres s'allongeaient, les rizières prenaient une teinte bleutée. Alex sentait une paix étrange et intense monter en lui. Un sentiment d'apaisement bousculé par la prise de conscience. Le repas était fini. Le goût du poisson, des épices, du riz gluant persistait sur sa langue. Mais plus que le goût, c'était le message que Mei venait de lui offrir, un festin pour l'âme. Il se leva, les jambes un peu raides, son corps tendu par l'intensité de ces

révélations. Le silence qui suivit fut plus éloquent qu'aucun autre dialogue. C'était le silence d'une page qui se tournait. Le silence du monde qui se révélait. Et Alex, dans ce silence, se sentait pour la première fois, étrangement, enfin en chemin.

* * *

Les premiers rayons du soleil s'infiltrent avec hésitation entre les colonnes millénaires du temple. L'air frais du petit matin porte des effluves d'encens et de terre humide, une odeur douce, presque méditative. Alex respire profondément, un geste qui, quelques mois auparavant, aurait été relégué au rang des exercices de pleine conscience appris lors d'un séminaire d'entreprise. Ici, il est instinctif. Le murmure des prières matinales des moines s'élève, léger, et se mêle au chant des oiseaux. Le son enveloppe Alex, le berce. Il s'était réveillé avant l'aube, poussé par une impatience nouvelle, celle de l'inconnu, du moment présent.

Il a marché pieds nus sur les dalles froides, s'éloignant du dortoir rudimentaire où il partageait humblement sa nuit avec d'autres

voyageurs et quelques novices. Le silence du temple lui avait paru, au début, pesant, presque agressif après le brouhaha constant de Paris. Maintenant, c'est une caresse, un baume sur une âme longtemps tourmentée. Ses pas résonnent à peine, il se sent léger, délesté d'un poids qu'il ne savait même pas porter. Devant lui, un moine balaye le sol avec une application presque rituelle, chaque mouvement est lent, précis, chargé d'une intention qui dépasse la simple tâche ménagère. Alex le regarde faire, fasciné par cette concentration qu'il avait perdue, ou peut-être, qu'il n'avait jamais vraiment possédée.

— Bonjour, murmure le moine sans lever les yeux, sa voix grave, pleine de sagesse. Votre esprit est agité ce matin, jeune homme.

Alex sursaute. Il n'avait pas fait de bruit, il en était sûr. Comment le moine avait-il su sa présence, et surtout, son état intérieur ?

— Comment... Comment savez-vous ? demande Alex, un filet de voix.

Le moine termine son geste, pose son balai contre une colonne. Il se tourne enfin vers Alex, un sourire doux esquissé sur ses lèvres ridées par le temps et la méditation.

— Le cœur des hommes fait plus de bruit que leurs pas, répond le moine. Votre cœur

tambourine contre votre poitrine. Il cherche quelque chose.

Alex sent une chaleur monter à ses joues. Il se sent à nu, exposé. Il repense à ses nuits sans sommeil, à l'angoisse sourde qui l'étreignait, au vide qu'il ressentait malgré une vie en apparence réussie. Tout cela avait disparu, ou presque. L'image du corps de son ami, découvert sans vie, revenait parfois le hanter, mais elle était désormais voilée d'une lumière différente, celle de l'acceptation, de la non-permanence.

— Je cherche... Je ne sais pas ce que je cherche, avoue Alex, la voix rompue par une émotion inattendue. Juste... un sens.

Le moine hoche la tête, ses yeux noirs, profonds, semblent lire au-delà des mots, au fond de l'âme d'Alex.

— Le sens n'est pas à chercher, mon enfant. Il est à trouver. Il est déjà là, en vous. Mais vous avez créé tant de bruit autour de lui que vous ne l'entendez plus.

Alex s'assied sur les dalles froides, une posture qu'il aurait jugée ridicule quelques semaines plus tôt. Mais ici, tout semble naturel. Les gestes sont une danse, les silences une conversation. Il observe les doigts noueux du moine, ses mains fortes et douces à la fois.

— Comment faire pour l'entendre ? interroge Alex, le regard suppliant.

Le moine s'accroupit en face de lui, avec une agilité surprenante pour son âge. Il prend une petite pierre grise, lisse, et la dépose dans la paume ouverte d'Alex.

— Le plus difficile est de poser les choses, de lâcher ce que vous croyez être.

Alex serre la pierre, sa surface est fraîche sous son pouce. Il comprend. Lâcher prise. Dire adieu à l'image qu'il avait construite de lui-même, à l'homme qu'il devait être.

— C'est difficile, murmure Alex. J'ai l'impression de tomber dans le vide.

Le moine sourit, un sourire plein de compassion.

— C'est cela, la véritable liberté. Le vide est plein de possibilités.

Alex regarde la pierre, puis le moine. Une sensation étrange, un mélange de peur et d'excitation, l'envahit. Une nouvelle vie. Un nouveau lui. Il est arrivé en Asie avec des idées préconçues, des attentes, des valises pleines de son passé. Mais l'Asie, par la douceur de ses moines, la grandeur de ses temples, la simplicité de ses habitants, est en train de les vider. Il se sent renaître, pas à pas, respiration après respiration.

Le vide devient un espace d'expérimentation, de pure existence. Les angoisses s'éloignent, laissant place à une curiosité profonde. Le voyage ne faisait que commencer.

4.

Traces Terrestres

La terre ocre collait aux bottes d'Alex. Le soleil zénithal frappait le camp du projet de développement rural de Mto wa Mbu, en Tanzanie. L'air était épais, saturé du parfum âcre de la poussière et du travail. Des rires d'enfants se mêlaient au cliquetis des outils, une symphonie étrange. Alex, une pelle à la main, s'efforçait de suivre le rythme des locaux. Chaque coup enfonçait un peu plus sa fatigue. Ses mains nues, rougies, témoignaient d'une inexpérience crasse. Il avait quitté Paris pour ça. Pour sentir la terre, pour la pétrir, pour exister autrement que derrière un écran.

Il soulevait une motte lourde, ses muscles tiraient. Une sueur salée ruisselait dans ses yeux. Il vacilla. Quelque part, plus loin, une mélodie s'éleva. Une guitare sèche, des percussions improvisées. Le son n'était pas celui des radios

occidentales, non. C'était brut, vibrant, teinté d'une tristesse joyeuse.

Une silhouette svelte et sombre s'approcha, une calebasse remplie d'eau à la main. « Tu as soif, mzungu ? »

Alex essuya son front du revers de la main. Les yeux de l'homme pétillaient d'une malice bienveillante. Son visage était strié de fines cicatrices, comme des récits gravés à même la peau. Il portait un pantalon de toile déchiré et un t-shirt délavé, mais dégageait une dignité inaltérable.

— Je m'appelle Alex. Merci.

L'homme tendit la calebasse. L'eau fraîche, presque glacée, coula sur la gorge asséchée d'Alex. Un souffle de vie.

— Kwame. Et tu n'as pas le rythme. Kwame sourit, dévoilant des dents d'un blanc éclatant. Un sourire qui irradiait, malgré la chaleur accablante, malgré la rudesse du travail.

Alex s'humidifia les lèvres. « Je n'ai jamais eu le rythme, en fait. Plutôt les tableaux Excel. » Il fit une grimace.

Kwame éclata d'un rire sonore. « Les tableaux Excel ? C'est quoi, ça ? Une nouvelle danse ? »

— Non, plutôt un cimetière pour l'âme.

Le musicien haussa un sourcil. « Alors tu as bien fait de venir ici. Ici, l'âme danse, même quand le corps souffre. » Il désigna du menton la fosse qu'Alex s'efforçait de creuser. « Tu creuses un puit pour l'école, c'est ça ? »

— Oui. L'eau manque terriblement pour les enfants.

Kwame s'agenouilla, sa guitare, une vieille acoustique usée par le temps et les voyages, reposant contre le talus. Il prit une poignée de terre entre ses doigts. « Cette terre, elle est têtue. Elle ne donne pas facilement. Mais quand elle donne, elle donne beaucoup. Juste comme la vie. »

Alex observa les mains du musicien. Des mains fines, agiles, qui pourtant avaient visiblement manié autre chose que les cordes d'une guitare. Il y avait une force tranquille dans ses gestes, une assurance qui manquait cruellement à Alex.

— Tu es d'où, Kwame ? Ton accent...

— Ghana. La côte. J'ai voyagé. Beaucoup. Plus que toi, mzungu. Mes pieds connaissent toutes les poussières de l'Afrique de l'Ouest à l'Est. Il tapota sa guitare. « Et ma guitare, encore plus. Elle a chanté toutes les colères et toutes les joies. »

Alex sentit une curiosité le piquer. « Tu es musicien ? »

— C'est ma vie. Mais quand mes frères ont besoin d'aide pour l'eau, le chant peut attendre un peu. L'eau, c'est le premier chant. Sans elle, pas de voix.

Alex laissa tomber sa pelle, un instant, essoufflé. « C'est un grand changement, pour moi. De passer de... de diriger des équipes à arroser des concombres. Et creuser des puits. »

Kwame se leva, son regard perçant. « Quel est l'objectif de diriger ? Et quel est l'objectif d'arroser ? Si tu ne sais pas pourquoi tu le fais, les deux sont des corvées. Si tu sais, les deux sont un chemin. »

La simplicité de cette vérité frappait Alex comme un coup de poing. Il avait passé des années à courir après des objectifs qu'il n'avait jamais vraiment questionnés. La productivité, la croissance... Pour quoi ? Pour qui ?

— C'est pour les enfants. Pour qu'ils boivent. Pour qu'ils ne soient pas malades.

— Voilà. C'est ça, le chemin. La voix du cœur. Kwame reprit sa guitare et pinça une corde. Le son résonna, pur, dans l'air vibrant. « Viens avec moi ce soir. Au village. On va jouer. Pas de tableaux Excel, juste la musique. »

Alex hésita. La fatigue le tirait vers son lit de camp. Mais l'invitation, le regard de Kwame, quelque chose l'appelait.

— Je suis... je suis un peu rouillé. Pour la musique.

Kwame sourit. « La musique, c'est comme l'eau. On ne rouille pas. On n'oublie pas. Elle est là, toujours. En toi. »

Ce soir-là, sous un ciel constellé d'étoiles comme Alex n'en avait jamais vu à Paris, le village s'illuminait de feux de joie. Les enfants couraient, des cris joyeux fendaient la nuit. Les femmes, parées de leurs plus beaux pagnes colorés, chantaient. Les hommes battaient des tambours, leurs mains créant un rythme hypnotique.

Kwame était au centre, sa guitare à la main. Alex était assis un peu à l'écart, observant. L'air était chargé d'une énergie palpable, presque électrique. Kwame commença à jouer. Sa musique, à la fois mélancolique et entraînante, racontait des histoires de vie, de lutte, d'espoir. Il chantait en zoulou, en swahili, en anglais.

* * *

Le soleil assénait ses derniers coups sur la savane tanzanienne, la teignant d'une palette de rouges et d'oranges bruts. L'air vibrait encore de la chaleur accumulée, mais déjà, une fraîcheur subtile commençait à descendre des hautes herbes. Alex, assis sur un tabouret rudimentaire sculpté à même le bois, sentait les perles de sueur couler le long de ses tempes. Face à lui, assise les jambes croisées sur une natte tressée, Mzee Naigwa l'observait. Ses yeux, d'un noir profond, semblaient contenir des millénaires d'histoires et un calme qui frôlait le surnaturel. Ses perles colorées, lourdes et nombreuses autour de son cou plissé, claquaient doucement à chaque mouvement imperceptible.

Le village masaï, un regroupement de toits de chaume et de murs de bouse séchée, s'estompait lentement dans l'obscurité grandissante. Des dizaines de mouches tsé-tsé, insidieuses, harcelaient les veaux attachés près des bomas. Le crépitement lointain d'un feu de bois, le bêlement d'une chèvre : les sons de la vie pastorale masquait à peine le battement lancinant du cœur d'Alex. Il ne parvenait pas à se débarrasser de ce sentiment d'étrangeté, de l'impression d'être un intru dans un tableau parfait.

— Votre âme est agitée, jeune homme, dit Mzee Naigwa d'une voix rauque, presque un murmure. Ses mots étaient prononcés dans un swahili lent, rythmé, qu'Alex comprenait désormais avec une fluidité surprenante. Le rythme de ses paroles reflétait le battement de ses propres peurs intérieures.

Alex déglutit, la gorge sèche. Il n'avait pas cherché à lui cacher quoi que ce soit. En arrivant ici, il y a quelques jours, après des semaines à fendre la poussière des pistes, il avait compris que les mots étaient superflus. Ses yeux, sa posture, le silence qui l'habitait, tout parlait pour lui.

— Je cherche... la paix, Mzee. Ou peut-être... une explication. murmura Alex, la voix étrangement faible.

La vieille femme hocha lentement la tête, ses perles dansant doucement. Le bracelet en cuivre massif qu'elle portait au poignet gauche scintilla un instant. Elle tendit une main ridée vers une calebasse remplie de lait frais de zébu, la lui offrant. Alex la prit, la chaleur du cuir sous ses doigts, et but une gorgée. Le liquide riche et crémeux, au goût légèrement acidulé, lui réchauffa l'estomac.

— La paix... Elle n'est pas à chercher, jeune homme. Elle est ici. Elle est en vous. Mais vous l'avez trop longtemps ignorée.

Les mots étaient simples, mais ils frappèrent Alex comme un coup. Il revoyait le visage blafard de son ami, la grisaille des bureaux parisiens, le bruit constant des klaxons et des emails. Une vie où la "paix" était un concept lointain, une image publicitaire.

— Comment la retrouver ? demanda-t-il, un doute lancinant au fond de sa voix.

Mzee Naigwa ne répondit pas immédiatement. Elle se leva avec une agilité étonnante, malgré son âge, et se dirigea vers l'entrée de sa hutte. Elle en ressortit avec un bâton de marche fin et poli, dont le bois sombre avait été lustré par des années de frottement. Elle le tendit à Alex.

— Regardez cette terre. Sentez-la.

Alex prit le bâton, intrigué. Il était léger, mais dégageait une énergie palpable. Il le fit glisser entre ses doigts. Le bois était doux, presque vivant. Dehors, la lune, déjà pleine, émergeait lentement derrière les montagnes lointaines du Ngorongoro. Ses falaises abruptes étaient à peine visibles dans la lumière déclinante.

— Cette terre, elle est notre mère, poursuivit Mzee Naigwa. Elle nous nourrit, nous protège.

Elle écoute. Mais pour l'entendre, il faut d'abord écouter... soi-même.

Un frisson parcourut l'échine d'Alex. C'était la même vibration qu'il avait ressentie dans la jungle amazonienne, un lien profond et archaïque avec ce qui l'entourait. Mais ici, en Afrique, ce lien semblait plus viscéral, moins... tamisé.

— À Paris, dit-il, il n'y a pas de terre. Il y a le béton, l'acier, le bruit...

La vieille femme ricana doucement, un son rocailleux qui l'étonna.

— Il y a la terre partout, jeune homme. Même sous le béton. C'est la pierre, la poussière. C'est la mémoire des ancêtres enfouis. Vous marchez sur leurs rêves.

Alex ferma les yeux, réévoquant une image qu'il s'était forgée des Champs-Élysées, des milliers de pas martelant le pavé, des millions d'histoires oubliées sous l'asphalte. C'était une perspective troublante.

— Pour les Masaï, la terre n'est pas seulement un sol. C'est une âme, continua-t-elle, sa voix se faisant plus insistante. Elle a une voix. Le vent qui souffle à travers les acacias, c'est son souffle. Le grondement lointain de l'orage, c'est son cœur qui bat. Le mouvement des gnous lors de la Grande Migration, entre le Serengeti et le Maasai Mara —

qui a lieu de juillet à octobre — c'est son sang qui coule.

Alex repensa aux documentaires, aux images de milliers de bêtes traversant la rivière Mara, un spectacle grandiose et terrifiant. Une force primordiale.

— Et vous, l'entendez-vous ? demanda-t-il.

La vieille femme le fixa, un silence intense s'installant entre eux.

— Je l'ai toujours entendue. Depuis que je suis née. Elle m'a appris à lire les signes, à comprendre le murmure des esprits. Elle m'a enseigné la résilience, la patience. La vie n'est pas toujours douce. La savane est belle, mais elle est aussi cruelle. La mort rôde.

Le village était maintenant plongé dans une obscurité presque totale, éclairée seulement par la lueur vacillante du foyer central où d'autres villageois se rassemblaient, silhouettes indistinctes dans la nuit africaine. Les étoiles, innombrables, perçaient le ciel sans lune, offrant un spectacle d'une grandeur à couper le souffle.

— Vous cherchez à vous reconnecter à quelque chose que vous avez perdu, n'est-ce pas ? demanda Mzee Naigwa, brisant le silence.

Alex acquiesça, incapable de parler. Ses poumons semblaient comprimés.

— Le monde où vous viviez a oublié le silence. Il a oublié comment écouter. Il a rempli l'air de bruit, d'urgences, de choses non essentielles. Comment la terre peut-elle vous parler si vous ne lui laissez pas d'espace ?

« Silence. » Le mot résonnait. À Paris, le silence était anxiogène. Ici, c'était un allié. Alex observa les ombres danser autour du feu loin derrière la hutte.

— J'ai peur du silence, avoua-t-il. Peur de ce que je pourrais y trouver.

Mzee Naigwa sourit, un sourire énigmatique.

— C'est là que se cache votre vérité. Votre âme. Votre force. C'est dans le silence que vous entendrez la chanson de vos ancêtres, le murmure de vos désirs profonds. La peur est une ombre. Elle ne peut pas vous atteindre si vous vous tenez dans la lumière de la vérité.

Elle se redressa, sa silhouette se découplant contre le ciel étoilé. Ses mouvements étaient lents, délibérés. La tension dans les épaules d'Alex s'était accrue. C'était plus qu'une conversation, c'était une épreuve, une révélation sous la contrainte.

— Demain, jeune homme, vous irez seul. Loin du village. Vous vous assiérez et vous écoutez.

Pendant une journée entière. Vous ne parlerez à personne. Vous ne ferez rien d'autre qu'écouter.

L'ordre, presque une sentence, frappa Alex de plein fouet. Une journée entière ? Seul ? Dans l'immensité de la savane, où les dangers étaient réels ? L'idée lui serra le ventre. Des prédateurs invisibles, la chaleur accablante, le sentiment de vulnérabilité. Son esprit occidental, conditionné à la sécurité et au contrôle, hurlait au danger.

— Mais... je ne devrais pas...

— J'ai senti la mort autour de vous, jeune homme, l'interrompit-elle d'une voix grave. Elle est restée trop longtemps à l'intérieur. C'est pour cela que votre cœur est lourd. Vous devez la laisser partir. Vous devez écouter la vie.

Les mots étaient tranchants, presque accusateurs. C'était la même odeur fétide, la même vision de son ami inerte qu'il avait tant de mal à effacer de sa mémoire. Le sentiment de culpabilité, enfoui au plus profond, remontait à la surface, âcre et suffocant.

— C'est dangereux, Mzee, dit-il, la voix à peine audible.

— La vie est dangereuse, jeune homme. Et la peur, si elle vous paralyse, est plus dangereuse que n'importe quel lion. Allez là où l'herbe est haute.

Trouvez un arbre d'acacia solitaire. Asseyez-vous. Et écoutez.

L'image de la savane, vaste et impitoyable, tourbillonnait dans l'esprit d'Alex. Le silence, la chaleur, l'isolement. Les bruits de la nuit commençaient à prendre le dessus : le hululement d'un hibou, le grésillement des grillons, le rire lointain d'une hyène. Des sons qui, d'ordinaire, l'auraient enchanté, prenaient maintenant une tournure menaçante.

Mzee Naigwa se rapprocha d'Alex, tendant une main vers lui. Ce geste, si doux, contrastait violemment avec la fermeté de ses paroles. Elle toucha son bras, et une chaleur intense se répandit dans les veines d'Alex, comme un courant électrique. Il sentit son cœur marteler.

— Votre passé vous retient prisonnier. La savane, elle, ne se soucie pas de votre passé. Elle vous offre le présent.

Elle relâcha son emprise. L'obscurité était désormais totale, le ciel étoilé un miroir cosmique. La vieille femme se retourna et s'éclipsa dans sa hutte, le laissant seul dans le cercle de la nuit africaine.

Alex resta immobile, le bâton dans la main, son regard perdu dans le vaste firmament. Le murmure du vent dans les herbes, le grondement

lointain de l'orage, tout semblait maintenant attendre sa décision. Son cœur battait une chamade furieuse. Il imaginait déjà le soleil ardent, l'isolement, le risque. Mais il imaginait aussi le silence, la clarté. La chance de se débarrasser de ce poids qui l'étouffait depuis si longtemps. Le défi était immense, l'inconnu terrifiant. Mais c'était peut-être la seule voie. La voix de la terre semblait l'appeler, un appel à la fois menaçant et irrésistible. Il sentait que ce défi était la clé de sa libération, ou de sa perdition. Il devait choisir. Le silence, ici, n'était pas l'absence de bruit ; c'était la présence oppressante, tangible, de quelque chose d'autre, quelque chose d'ancien et puissant. C'était une promesse, et une menace. Il serra plus fort le bâton, son unique lien avec la sagesse ancestrale de Mzee Naigwa. La nuit allait être longue, et la journée suivante encore plus.

PARTIE III

Forces Vives

5.

Éclats Latins

Le souffle épais de l'harmonica perça le brouillard sonore de la rue Florida. Alex s'arrêta net, un frisson descendant le long de sa colonne vertébrale. La mélodie, déchirante et envoûtante, l'attira comme une force invisible. Les passants se bousculaient, indifférents, mais lui, il était happé. Il avait retrouvé quelque chose qu'il avait perdu.

L'artiste, un homme aux traits burinés, les doigts tordus par des dizaines d'années de musique, était assis sur un tabouret bancal. Sa casquette vissée sur le crâne, ses yeux mi-clos. Ses notes s'envolaient, pleines d'une tristesse profonde et d'une joie farouche à la fois. Buenos Aires, cette ville frénétique, vibrait autour de lui, mais cet homme, lui, semblait hors du temps. Alex se sentit ramené à ces confidences nocturnes avec son ami disparu, aux projets inachevés, aux rires étouffés qu'ils partageaient. Une douleur sourde lui tordit les entrailles, un écho lointain de

sa vie d'avant, de son burn-out, de cette course effrénée qu'il avait fuie.

Un frôlement. Une présence à ses côtés. Il tourna la tête. Elle était là. Les cheveux noirs comme l'encre, relevés en une tresse épaisse qui lui tombait sur l'épaule. Ses yeux, d'un vert intense, le scrutaient, emplis d'une curiosité presque prédatrice. Sofia. Il se souvenait d'elle, du bateau qui les avait emmenés de Montevideo à Buenos Aires. Elle explorait la Patagonie, les Andes, traçait des cartes dont l'existence même relevait du mythe.

— Il est bon, n'est-ce pas ? La voix de Sofia était rauque, un peu essoufflée, comme si elle venait de courir un marathon.

Alex hocha la tête, incapable de parler. La musique le tenait prisonnier.

— Un souffle d'âme dans ce chaos. C'est ça, Buenos Aires.

Elle le regarda, les sourcils arqués, comme si elle tentait de percer ses pensées.

— Et vous, Alex... vous semblez porter tout le poids du monde.

Il sentit une irritation monter. Il fuyait justement cela. Qui était-elle pour le juger ?

— Je l'écoute, c'est tout.

— Écouter ne suffit pas. Danser, c'est vivre.

Elle lui tendit la main, une main fine, mais ferme, les paumes calleuses, le marquant d'aventures incalculables. Ses doigts s'agrippèrent aux siens, une attraction inattendue.

— Venez, j'ai faim.

Elle l'entraîna dans un dédale de rues étroites, l'odeur du cuir neuf et du café fort se mêlant à celle du tabac froid et des épices exotiques. Le sol était inégal, les pavés glissants sous leurs pieds. Une moto filait, klaxonnant. Le vacarme de la ville était assourdissant, un rugissement constant. Pourtant, l'énergie de Sofia, son assurance tranquille, lui procuraient un sentiment étrange de sécurité. Il se laissa guider, l'esprit ailleurs, la mélodie de l'harmonica encore ancrée dans sa tête.

Ils arrivèrent sur une petite place, la Plaza Dorrego, dissimulée derrière des immeubles imposants. Là, un autre son, plus rythmé, plus sensuel. Deux danseurs de tango, un homme et une femme, s'enlaçaient, se repoussaient, leurs corps ne faisant qu'un. La tension entre eux était palpable, un jeu de séduction et de domination. Le rouge de la robe de la danseuse flamboyait sous le soleil déclinant. Les silhouettes des spectateurs formaient un cercle silencieux, hypnotisé.

Alex sentit une chaleur monter à son visage. Impossible. Il était raide. Incapable de se laisser aller. Incapable d'oublier ses propres pieds.

— Magnifique, n'est-ce pas ? La voix de Sofia était un murmure. Une histoire se joue entre eux. Une histoire que l'on ne peut raconter qu'avec le corps.

— Je... je ne sais pas faire ça.

— Personne ne sait au début. On apprend. On ressent. Ce n'est pas une technique, c'est une conversation.

Elle s'approcha d'un vieil homme, musicien sur la place, aux cordes abîmées d'une vieille guitare. Quelques mots furent échangés en espagnol, trop vite pour qu'Alex puisse comprendre. L'homme hocha la tête, un sourire édenté éclairant son visage.

« Elle veut que vous jouiez », traduisit Sofia, le regard pétillant.

Les notes de la guitare résonnèrent, claires, entraînantes. Un rythme latin, pulsant, irrésistible.

— On peut commencer par quelques pas simples.

Sofia plaça sa main sur l'épaule d'Alex, l'autre rejoignant sa paume. Il sentit le contact brûlant de sa peau à travers son tee-shirt. Ses doigts

effleurèrent les siens, une décharge électrique le traversa.

— D'accord. Mais... doucement.

Elle esquissa un sourire, un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il y avait une blessure en elle. Quelque chose de caché, de profond. Une histoire.

— Le tango est un dialogue. Une danse entre deux âmes.

Elle s'inclina, le tirant légèrement. Le mouvement était si fluide, si naturel. Alex trébucha, son pied heurtant le sien. Une honte cuisante l'envahit.

— Non, non. Lâchez-prise. C'est la musique qui vous guide. Pas votre tête.

Elle l'observait, attentivement, sans jugement. Ses yeux verts, comme des gemmes, lui donnaient l'impression d'être vu, d'être compris.

— Respirez. Sentez le rythme.

Il ferma les yeux, la respirant, écoutant le rythme qui battait dans son sang. Le son de la guitare enfla, vibrant, prenant possession de son corps. Il laissa la musique le traverser, le remplir.

Un pas en avant, puis un autre. Incertains. Maladroits. Mais il avançait. Elle le guidait, doucement, fermement. Sa main sur son épaule était un ancrage, sa paume un guide.

— Voilà. Vous y êtes.

Leurs corps se mouvaient à l'unisson, lentement au début. Les pas de la danseuse captaient son regard. L'élégance de ses mouvements. La façon dont elle se déplaçait, un mélange de force et de grâce subtile. Il oublia la foule, le bruit, le soleil. Il n'y avait plus que la musique, Sofia et lui.

Il sentit son corps se relâcher, ses muscles se détendre. La tension qui l'habitait depuis des mois s'estompaient peu à peu. Il n'avait plus peur des regards, plus peur de se tromper. Il dansait. Vraiment.

Leurs regards se croisèrent, un instant fugace et pourtant éternel. Il vit dans ses yeux, au-delà de la curiosité et de la force, une étincelle de complicité. Elle lui souriait, un vrai sourire cette fois, rempli d'une joie non feinte.

— C'est incroyable.

— Ce n'est qu'un début. Vous avez un don, Alex. Une âme d'artiste.

Les mots de Sofia le percutèrent. Un don. Lui ? Il avait toujours tout rationalisé, tout planifié. L'art n'avait jamais eu de place dans son monde.

Le rythme s'accélérat. Les pas devinrent plus complexes, plus enchevêtrés. Alex suivait, pas à pas, son corps répondant aux gestes de Sofia, à

l'énergie qu'elle lui transmettait. Ses pieds bougeaient, se croisaient, se fendaient. Une sensation de liberté pure l'envahit.

Il rit. Un rire franc, libéré, qui fendit l'air. L'ancien Alex, le cadre stressé, raide et emprunté, était en train de se dissoudre, un pas de danse après l'autre.

La guitare ralentit, la chanson touchait à sa fin. Leurs corps s'immobilisèrent, proches, leurs souffles mêlés.

— C'était...

— Épuisant. Et merveilleux, n'est-ce pas ?

Elle détacha sa main, et Alex ressentit un vide soudain. L'euphorie retomba comme un soufflet. Il ne voulait pas que ça s'arrête.

— Je dois vous remercier. Pour ça.

Sofia haussa les épaules, un geste désinvolte qui masquait une sorte de gêne.

— On ne remercie pas pour la liberté. On la prend.

Elle prit une poignée de pesos dans sa poche et les donna au guitariste, qui les rangea dans sa boîte de collecte avec un sourire.

— Maintenant, parlons d'autre chose.

Ses yeux se firent plus intenses, son sourire s'effaça.

— Vous cherchez quelque chose, n'est-ce pas ? On le sent. Un désir ardent. Un secret bien gardé.

Il se raidit de nouveau. L'ambiance venait de changer. Radicale. Il ne s'attendait pas à ça.

— Je... je ne cherche rien. Je voyage.

— Ne mentez pas, Alex. Je connais les voyageurs. Je connais ceux qui fuient et ceux qui cherchent la vérité. Vous, vous cherchez la vérité.

Ses paroles étaient comme des coups de poignard. Il sentit un noeud se former dans sa gorge.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Ah si. Nous sommes en Patagonie, sur la côte atlantique, près de la ville de Puerto Madryn. J'explore une zone où les cartes sont... incomplètes. Disons qu'il y a des légendes qui courrent. Des choses cachées.

Elle se pencha vers lui, sa voix devenant presque un murmure, comme si les murs avaient des oreilles.

— Des ruines anciennes, perdues sous le sable et le tempêtes. Des témoignages d'une civilisation oubliée. Et un objet. Un artefact.

Alex sentit son cœur cogner contre ses côtes. Son esprit rationnel hurlait au scandale. Mais son

instinct, celui qu'il avait appris à écouter au fil de son voyage, murmurait autre chose.

— Qu'est-ce que vous cherchez exactement, Sofia ?

— Un grimoire. Un journal. Un carnet de bord. Le seul qui puisse lever le voile sur ce lieu. Il aurait appartenu à un certain Capitaine Morales, explorateur du XIXe siècle, disparu en mer au large de cette côte.

— Et vous croyez à ça ?

— Je ne crois pas. Je sais. J'ai des indices. Des échos. J'ai passé des années à traquer des légendes. Et celle-ci... elle résonne plus fort que les autres.

La lueur dans ses yeux n'était plus seulement de la curiosité. C'était une obsession. Une soif ardente.

— Pourquoi vous me dites ça ?

— Parce que vous avez cette lumière. Ce quelque chose d'insaisissable. Vous n'êtes pas un touriste lambda. Vous avez cette mélancolie. Cette quête. Et vous savez danser, malgré vos appréhensions. Il y a une force en vous. Une curiosité.

— Je suis un ancien cadre supérieur. Pas un chasseur de trésors.

— Et alors ? Les cadres supérieurs ont aussi des âmes.

Elle fit un pas en arrière, ses traits dissimulés dans les ombres qui s'allongeaient sur la place.

— Allez, venez. J'ai un atelier là où j'entrepose mes trouvailles, vous pourriez y apprendre pas mal de choses.

Elle tourna les talons, disparaissant dans la foule, sans attendre sa réponse. Alex resta là, le souffle court, les muscles endoloris. La mélodie de la guitare résonnait toujours dans ses oreilles, mais c'était les mots de Sofía qui tenaient désormais son esprit captif. Un grimoire. Des ruines enfouies. La Patagonie. Son voyage, qui avait commencé comme une fuite, prenait une tournure inattendue. Une aventure. Et une question obsédante : Était-il prêt à plonger dans l'inconnu, à affronter non seulement ses propres démons, mais aussi les mystères du monde ?

Les lianes s'agrippaient aux troncs massifs, formant une cage végétale. Aucun rayon de soleil n'osait transpercer cette densité, laissant la

pénombre avaler les contours, diluer les couleurs. Alex avança, le cœur battant dans sa poitrine. L'air était lourd, saturé d'humidité et d'odeurs inconnues : terre, décomposition, fleurs écrasantes. Chaque pas enfonçait ses bottes dans la terre molle, un son visqueux qui s'ajoutait au chuintement incessant des insectes. Sofia marchait devant lui, silhouette agile, absorbée par la jungle. Elle semblait faire corps avec elle, se fondre dans ce labyrinthe vert.

— Ça ne vous fait pas peur ? lança Alex, sa voix paraissant étrangement ténue dans cet écrin de géant.

Sofia ne se retourna pas, ne ralentit même pas son pas.

— Peur de quoi, Alex ? rétorqua-t-elle, un rire léger dans la voix. De la vie ?

Alex ne répondit pas. La vie, ici, était une force brute, implacable. Des cris d'oiseaux – des aras sans doute, ou des toucans – perçaient le silence, stridents, presque douloureux. Des murmures inconnus s'élevaient de la forêt, des craquements, des frottements. Chaque feuille semblait respirer, chaque tronc vivre. Il avait l'impression d'être observé, épié par des milliers de paires d'yeux invisibles. Une sueur froide coula le long de son échine.

— Et si nous nous perdons ? poursuivit-il, tentant de masquer l'angoisse qui poignait au fond de lui.

Sofia s'arrêta enfin, se tourna vers lui. Son visage était calme, ses yeux noirs et profonds reflétaient la sérénité du lieu.

— On ne se perd que si l'on refuse de se laisser guider. Regardez autour de vous, Alex. Écoutez. La forêt sait où elle va.

Elle tendit la main, désignant une orchidée sauvage flamboyant d'un pourpre électrique, ses pétales maculés de taches noires comme des pupilles. Une beauté vénéneuse, hypnotisante.

— C'est... incroyable, souffla Alex, la gorge serrée.

— C'est la vie, dans toute sa splendeur et sa cruauté. Vous êtes prêt à la ressentir ? À vous y abandonner ?

Elle reprit sa marche, et Alex la suivit, le débat roulant en lui. S'abandonner. Lui, l'homme du contrôle, le cadre parisien qui planifiait tout à la virgule près. Lâcher prise semblait être un acte de folie pure, un suicide intellectuel. Pourtant, quelque chose en lui aspirait à cette folie. Il sentait que c'était précisément ce dont il avait besoin.

Un groupe de singes capucins traversa le chemin devant eux, agiles, bruyants, s'accrochant

aux branches avec une dextérité désinvolte. Alex s'arrêta, observant leurs mouvements vifs, presque humains. L'un d'eux, plus audacieux, se posta sur une branche basse, fixant Alex de ses petits yeux vifs, un fruit à la main.

— Ils sont curieux, commenta Sofia. Ils vous étudient.

— Comme nous les étudions ?

— Exactement. C'est un échange. Sans jugement.

Alex esquissa un sourire. Un échange sans jugement. Il n'avait pas connu ça depuis des années, peut-être depuis son enfance. Le jugement était l'air qu'il respirait à Paris, une pression constante. Ici, il n'y avait que l'immensité muette et le ballet incessant de la nature. Il sentit une tension se relâcher imperceptiblement dans ses épaules.

Ils marchèrent encore, et le chemin devint plus sinueux, plus abrupt. Des racines noueuses affleuraient du sol, des obstacles traîtres. Alex trébucha à plusieurs reprises, mais Sofia était toujours là, un geste discret, une main tendue qui ne demandait rien en retour. Elle était là, simplement.

— Tu devrais écouter le rythme, lui dit-elle à un moment. Le rythme de la jungle. Il y a une

mélodie constante, une pulsation. Si tu la suis, ton corps s'aligne.

Alex ferma les yeux, juste un instant. Il se concentra, tentant de percer le brouhaha des sons pour en dégager une harmonie. Et il l'entendit. Un battement sourd, profond, comme le cœur de la terre. Le chant des oiseaux, le frôlement des feuilles, le bourdonnement des insectes, tout se fondait dans une symphonie étrange, hypnotique. Il commença à caler ses pas sur ce rythme imaginaire. Ses mouvements devinrent plus fluides, moins hésitants.

Soudain, Sofia s'arrêta net. Alex la rejoignit. Elle pointait du doigt un tapis d'empreintes fraîches sur la boue.

— Jaguar, murmura-t-elle.

Alex sentit son sang se glacer. Un jaguar. Cet animal mythique, prédateur ultime, rôdait autour d'eux. L'image d'un burn-out lui traversa l'esprit. Ce jaguar intérieur qui l'avait dévoré peu à peu.

— Il est proche ? demanda-t-il, à peine audible.

— Peut-être. Il nous a sentis avant que nous ne le sentions. La jungle ne cache rien à ceux qui savent regarder.

Les yeux de Sofia balayèrent les environs, perçant la pénombre, cherchant un signe imperceptible. Elle était à l'affût, alerte, mais sans

aucune trace de peur. C'était une acceptation de la nature, de son ordre.

— Il nous observe, n'est-ce pas ?

— Probablement. Mais il n'attaquera pas si nous respectons son espace. La peur est une énergie que les animaux ressentent. Dégagez la peur, et vous dégagerez le danger.

Alex inspira profondément, luttant pour calmer ses nerfs. C'était facile à dire. Comment ne pas avoir peur face à un prédateur silencieux, invisible, qui pouvait surgir de n'importe où ? Pourtant, il essaya. Il essaya de se vider l'esprit, de se concentrer sur le rythme qu'il avait perçu, sur la mélodie de la jungle. Il relâcha ses épaules, détendit ses mâchoires serrées.

Ils avancèrent de nouveau, plus lentement, plus prudemment. Chaque craquement de branche sous leurs pieds résonnait comme un coup de tonnerre. Alex sentait les battements de son cœur résonner dans ses tempes. Il était au bord du chaos, et en même temps, il n'avait jamais été aussi... vivant.

Sofia s'arrêta de nouveau, devant un immense fromager, ses racines s'étalant en contreforts sur des dizaines de mètres. L'arbre s'élevait si haut que son sommet disparaissait au-delà de la canopée, une cathédrale naturelle.

— C'est un arbre sacré, expliqua Sofia. Les esprits y résident.

Alex passa sa main sur l'écorce rugueuse, millénaire. Une énergie froide émanait de l'arbre. Il ferma les yeux, posa sa main sur l'écorce, et une sensation étrange le traversa. Une connexion. Avec la terre, avec quelque chose d'immense et d'indescriptible. Une image surgit dans son esprit : lui, enfant, les mains pleines de terre, riant aux éclats. Un rire pur, sans retenue, qu'il avait oublié.

— Vous sentez ? demanda Sofia, le regard posé sur lui.

— Oui, murmura Alex, la voix enrouée. Je sens... quelque chose.

— C'est la mémoire de la terre. La mémoire de votre joie. Elle est toujours là, enfouie.

Ils demeurèrent un long moment au pied de l'arbre sacré. Le soleil déclinait doucement, filtrant par bribes à travers les feuilles, offrant des jeux de lumière éphémères. La jungle semblait respirer plus fort. Les couleurs s'intensifiaient, les rouges, les verts foncés, les bruns de l'humus.

Soudain, Sofia se tourna vers lui avec un sourire.

— Maintenant, nous allons danser.

Alex la regarda, incrédule. Danser ? Ici ? Au milieu de la jungle, alors qu'un jaguar rôdait ?

— Danser ? répéta-t-il, un brin d'ironie dans la voix.

— Oui, danser. Relâcher le corps, laisser le rythme entrer en vous. C'est la meilleure façon de remercier la forêt, et de la saluer.

Elle commença à bouger, d'abord lentement, puis avec une fluidité déconcertante. Ses pieds nus battaient la terre, ses bras décrivaient des cercles gracieux, et son corps ondulait telle une liane au vent. Ses yeux étaient mi-clos, un sourire extatique sur ses lèvres. Elle n'était plus Sofia, elle était la forêt elle-même, vivante, sauvage, libre.

Alex hésita. Il se sentait ridicule, gauche, l'image de son ancien lui, rigide, coincé dans ses conventions, lui revenait en pleine face. Mais le regard de Sofia l'invitait, sans pression, sans attente. Alors, lentement, il commença à imiter ses mouvements. Maladroitement, d'abord, puis, porté par le rythme qu'il percevait, il se laissa aller.

Il ferma les yeux. Les sons de la jungle s'intensifièrent, devinrent une musique envoûtante. Le battement sourd qu'il avait perçu se transforma en une pulsation frénétique. Il sentit la terre sous ses pieds, vibrante d'une énergie primaire. Le vent effleurait sa peau, les odeurs enivrantes l'emportaient. Il dansa. Il dansa avec ses peurs, avec ses doutes, avec ses années

de burn-out, avec la mémoire de son ami disparu. Il dansa pour expulser tout ce qui l'avait tenu captif.

Et il rit. Un rire franc, sonore, qui s'éleva dans la canopée, se mêlant aux cris de la jungle. Un rire de délivrance, de reconnexion. Il ouvrit les yeux. Sofia le regardait, les larmes aux yeux.

— Vous l'avez retrouvé, Alex, murmura-t-elle. Votre joie.

Le soleil avait disparu sous l'horizon, mais la pénombre ne faisait plus peur à Alex. Elle était juste une autre facette de cette forêt, une protection, une invitation à la découverte. Il se sentait nu, vulnérable, mais étrangement complet. Le jaguar était toujours là, tapis dans l'ombre, il le savait. Mais il ne le craignait plus. Il était juste une partie de cette symphonie sauvage. Alex avait lâché prise, et en le faisant, il avait tout retrouvé.

6.

Vagues Ancestrales

La lune, perçue à travers un voile d'humidité salée, jetait des lueurs tremblantes sur la plage de sable noir. Le vent, impitoyable, fouettait les dunes, murmurant des secrets anciens à l'oreille d'Alex. Il n'était pas seul. Une silhouette sombre, assise en tailleur près d'une pirogue échouée, dominait le paysage nocturne. Le feu crépitait, projetant des ombres dansantes sur le visage buriné de l'homme. Un Maori. Alex avait cherché la rencontre. Il l'avait trouvée.

— Bienvenue, l'étranger, lança une voix rauque qui portait le sel des océans.

Tane. Son nom résonnait comme celui d'une divinité. Alex fut frappé par la sérénité du vieil homme, malgré la puissance contenue qui émanait de lui. Ses yeux, d'un noir profond, scrutaient l'horizon, puis se posèrent sur Alex avec une intensité désarmante.

— Je m'appelle Alex, répondit-il, le souffle court.

Tane hocha la tête, ses traits sculptés par le temps, chaque ride racontant une histoire. Autour d'eux, l'immensité de l'Océan Pacifique, force tranquille menaçante.

— Tu cherches quoi ? l'apocalypse demanda Tane, sa voix à peine audible contre le fracas des vagues.

Alex s'agenouilla près du feu. La chaleur réconfortante contrastait avec le froid mordant du vent. Des brindilles craquaient. Le silence qui suivit fut plus lourd que le bruit de l'océan.

— Mon chemin, répondit Alex après un long moment. Le sens. Ce que j'ai perdu.

Un sourire énigmatique éclaira le visage de Tane. Il tendit une main vers le feu, ses doigts fins et calleux.

— Le sens n'est jamais perdu. Il est juste recouvert, comme le sable recouvre les coquillages après la marée.

Les yeux de Tane vacillèrent, se perdant dans les flammes. Alex sentit une étrange familiarité dans cette obscurité. Une part de lui-même qu'il avait longtemps refoulée remontait à la surface. Le passé. Le burn-out, la mort de son ami, la fuite.

Tout cela prenait un nouveau sens ici, sur cette plage isolée de la Nouvelle-Zélande.

— Je suis venu chercher les récits des anciens, dit Alex, un frisson le parcourant. Le savoir.

Tane, de sa main, fit un geste. Il attrapa un bâton et dessina des symboles complexes dans le sable humide. Des spirales, des lignes brisées, des formes abstraites. Chaque trait semblait porteur d'une signification profonde.

— Nous, les Te Aupouri, sommes les gardiens de la terre du Nord, commença Tane, sa voix s'emplissant d'une solennité nouvelle. Nos ancêtres ont navigué des siècles durant, guidés par les étoiles, pour atteindre Aotearoa.

Alex sentit la vibration des mots de Tane. Il pensa à ses propres voyages, si différents, si déracinés. Les navigateurs Maori n'utilisaient pas de GPS. Le savoir était dans le vent, les courants, le ciel.

— C'est une longue histoire, mon ami, une histoire de respect et de sacrifice. Nos dieux ne sont pas dans les cieux lointains. Ils sont ici, autour de nous. Dans le souffle de la mer, dans le hurlement du vent, dans le tremblement de la terre.

Tane se leva. Sa stature était imposante. Ses mouvements, fluides, presque animaux,

reflétaient une connexion profonde avec la nature.

— Regarde.

Il montra l'océan. Les vagues se brisaient avec une force inouïe sur le rivage.

— La mer est Tangaroa, le dieu de l'océan. Ses vagues sont ses pensées, ses colères, ses murmures. Quand tu manques de respect à Tangaroa, tu subis sa fureur.

Un frisson glacial parcourut Alex. Le ton de Tane, grave et percutant, trahissait une menace sous-jacente. Il ne parlait pas de simples superstitions, mais d'une réalité palpable pour son peuple. Alex se remémora les légendes d'autres cultures, la cruauté des divinités oubliées. La ligne entre réel et surnaturel s'estompaît.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait alors, pour que je subisse sa fureur, demanda Alex.

— Rien, mon ami. Ce n'est pas à moi qu'il faut en vouloir.

Tane se pencha vers une petite statuette de jade vert, posée sur le sable. Un tiki, pensait Alex, aux yeux écarquillés.

— Le pounamu. La pierre sacrée de nos ancêtres. Elle contient le mauri, l'énergie vitale. On dit qu'elle nous relie au monde des esprits, aux tipuna, nos ancêtres.

Il tendit la statuette à Alex. La pierre était froide au toucher, mais Alex sentit une énergie subtile, presque une pulsation, émaner d'elle. Une connexion avec un temps immémorial, avec des vies disparues.

— Les esprits de nos ancêtres veillent sur nous. Ils sont les gardiens de la terre et de ses secrets. Quand tu marches sur ces terres, tu marches sur leurs pas. Chaque arbre, chaque rocher, chaque grain de sable a une histoire.

Le silence retomba, profond, rempli des bruits de l'océan. Alex sentit le poids de ces paroles, le poids d'une histoire millénaire. Son propre passé, si récent, paraissait dérisoire.

— Mes ancêtres parisiens n'avaient aucune divinité d'océan, remarqua Alex, soucieux.

Tane eut un rire sec.

— Non, mais ils avaient la Seine. Et elle aussi a ses humeurs. Ses secrets. Sa part d'âmes égarées.

Alex fut surpris par la justesse de la remarque. Il se souvint des histoires de noyades dans la Seine, des corps repêchés, des légendes urbaines. La superficialité des temps modernes n'avait pas effacé toutes les ombres.

— Le respect, reprit Tane, ne se limite pas à la terre et à la mer. Il s'étend à tout le vivant. Au

kainga, notre foyer. À la whanau, notre famille. Au wairua, notre esprit.

Les mots maoris glissaient de la bouche de Tane avec une facilité déconcertante, chacun chargé de sens. Alex les buvait, les analysait, sentant une intelligence profonde dans ce langage ancien. Tout était lié, tout avait son importance. Rien n'était anodin ici. Il se rappela soudain son bureau à Paris, son grand building de verre, un monde à des années-lumière de cette plage agitée. Là-bas, le lien avec la nature était rompu. Complètement.

— Et si on ne respecte pas, que se passe-t-il ? demanda Alex, la gorge sèche.

Tane se retourna vers l'océan. Son regard s'assombrit.

— Le utu. Le principe de réciprocité. Chaque action a une conséquence. Chaque déséquilibre doit être rétabli, d'une manière ou d'une autre. La nature n'oublie jamais. Les esprits non plus.

La tension monta d'un cran. Alex sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Le utu. Le mot résonnait comme une menace sourde, une loi implacable de la nature. Il se rappelait ses propres déséquilibres, la folie de sa vie passée, les conséquences. Il y avait une justice dans l'univers, une justice implacable.

Tane regarda Alex fixement, comme s'il lisait dans son âme.

— Tes propres esprits sont-ils en paix, l'étranger ? Tes ancêtres approuveraient-ils ton chemin ?

C'était une question directe, une intrusion dans son intimité que personne n'avait osé faire. Alex se sentit nu, exposé.

— Je... je ne sais pas. Je cherche à les apaiser.

— Alors tu es sur le bon chemin, répondit Tane, un léger sourire se dessinant sur ses lèvres. Le chemin de la reconnaissance. Du mauri.

Le vent se leva, plus fort, et le sable fouetta le visage d'Alex. Des légendes maories parlaient des patupaiarehe, des êtres féeriques qui vivaient dans les forêts, invisibles aux yeux des humains, parfois capricieux, parfois bienveillants. Alex se demanda si ces esprits n'étaient pas les mêmes que ceux des contes de son enfance, des elfes et des fées des forêts européennes. La terre, peu importe le continent, avait toujours ses mystères, ses êtres cachés.

Tane prit une longue inspiration, l'odeur du sel emplissant ses poumons.

— Demain à l'aube, nous irons pêcher. Je te montrerai comment Tangaroa nous nourrit. Si nous le respectons.

L'offre était claire. Une nouvelle leçon, un nouveau pas sur un chemin inconnu. Alex sentit l'excitation monter en lui, mêlée d'une appréhension palpable. Ce n'était pas juste pécher, c'était une initiation.

— Merci, Tane, dit Alex, la voix étranglée par l'émotion.

Les yeux de Tane se posèrent à nouveau sur Alex, cette fois avec une douceur inattendue.

— La terre est notre mère. La mer notre père. Te Whanganui-a-Hei. La Grande Baie de Hei. C'est notre maison, ici. Notre place sacrée. Nous en prenons soin, elle prend soin de nous.

Les mots de Tane résonnaient. Le respect, la réciprocité, la connexion. Tout ce qu'Alex avait cherché dans les monastères d'Asie, les villages d'Afrique, les jungles d'Amazonie, il le retrouvait ici, condensé dans les paroles d'un pêcheur Maori.

— Tu devrais te reposer, l'étranger. La nuit est pleine d'esprits. Bons. Mauvais. Ils te parlent. Si tu sais écouter.

Alex se leva. Le feu baissait d'intensité. Les étoiles perçaient enfin le voile nuageux, une myriade de points lumineux dans l'obscurité. Il sentit le sol vibrer sous ses pieds, une énergie qui montait de la terre. Le silence de la nuit n'était pas

vide, il était rempli de murmures, de souffles, de présences invisibles.

Il s'éloigna lentement, laissant Tane seul avec son feu et ses esprits. Le poids du pounamu qu'il avait touché semblait encore dans sa main. Un poids de connaissance, un poids de mystère. Il se retourna une dernière fois. La silhouette de Tane s'était fondu dans l'obscurité, ne laissant que le feu comme point de repère. Alex se sentit à la fois terrifié et étrangement en paix. Son Odyssée l'avait mené à un carrefour inattendu, au bord du monde, là où les histoires anciennes prenaient vie. Le véritable voyage ne faisait que commencer. Le mystère, lui, restait entier. Et c'est ce mystère qui l'attirait, le tiraillait, le poussait à aller de l'avant, vers l'aube nouvelle.

* * *

Le chant des baleines portait l'écho d'un monde ancien, un murmure profond qui vibrait au fond de sa poitrine. Alex, les pieds nus sur le sable humide de Rurutu, laissait les vagues australes effacer les dernières empreintes de ses angoisses parisiennes. Le soleil de l'Océan

Pacifique, implacable, sculptait son visage, soulignant des traits affûtés par mille défis et autant de merveilles. Il n'était plus l'homme des certitudes bétonnées, mais une feuille emportée par le souffle de la vie, légère et sans amarre.

Les Kanaks l'avaient accueilli comme un fils égaré, avec cette sincérité sans fard qui avait redonné un sens au mot « humanité ». Autour du feu crépitant, sous la voûte constellée d'un ciel sans pollution lumineuse, les anciens racontaient les mythes fondateurs. Pas de mots compliqués, juste la force brute des récits d'origine, la terre, l'eau, le ciel, l'équilibre infini qui liait tout. Il avait écouté, bu chaque parole, sans chercher à analyser, simplement à ressentir.

— La terre est notre mère, avait dit Mana, le chef de clan, ses yeux plissés par le soleil et le temps. Nous la nourrissons de nos pas, elle nous nourrit de ses fruits.

Alex avait hoché la tête, un serrement au cœur à l'évocation de son ancienne vie, où la terre n'était qu'un support pour construire des tours de verre. À Paris, personne ne parlait de "mère terre". On parlait de projets, de chiffres, de rentabilité. Ici, la nature n'était pas une ressource, mais une entité sacrée, une partenaire dans la danse éternelle de la vie. Il avait appris la

signification du *Mana*, pas seulement une force spirituelle, mais l'expression de l'autorité, du prestige et du pouvoir.

Une journée, Mana l'avait emmené au bord d'une falaise, face à l'immensité de l'océan. Les embruns fouettaient leurs visages, le vent hurlait dans leurs oreilles. Le spectacle était grandiose, primitif.

— Vois-tu, Alex, avait crié Mana par-dessus le fracas des vagues, la force de la mer est infatigable. Mais l'arbre qui plie résiste mieux à la tempête que le rocher qui s'obstine.

Alex avait compris. Il avait été ce rocher orgueilleux, se brisant contre les vagues incessantes des exigences modernes. Le burn-out n'était qu'une fissure, un signe avant-coureur de la cassure. Il fallait plier, s'adapter, se laisser porter. Être résilient, comme la liane qui serpente autour du tronc, trouvant toujours un chemin vers la lumière. Son esprit, jadis prisonnier des échéances et des mails, s'ouvrira à une temporalité différente, celle des marées et des saisons.

Il avait passé des semaines à apprendre à pêcher au harpon, à reconnaître les plantes médicinales de la forêt, à tresser des paniers en feuilles de pandanus. Ses mains, autrefois habituées au clavier d'ordinateur, se durcissaient,

portaient les marques du travail manuel. La satisfaction n'était plus la validation d'un supérieur, mais la fierté d'avoir subvenu à ses besoins par ses propres moyens, avec le respect de la nature environnante. Les douleurs musculaires du soir étaient saines, et le sommeil, profond, réparateur.

Un matin, alors qu'il aidait à réparer une pirogue traditionnelle, un détail le frappa. Les Kanaks travaillaient ensemble, sans que personne ne donne d'ordre explicite. Chacun savait ce qu'il avait à faire, le mouvement de l'un complétant celui de l'autre, dans une fluidité désarmante. C'était l'essence même de la communauté et de la solidarité qu'il avait entrevues en Afrique, mais ici, avec une dimension spirituelle ancrée dans chaque geste, chaque coup de marteau. WebSearchTool m'a appris que la construction d'une pirogue kanak, appelée **tipaerui** ou **kaori**, est un acte éminemment social et rituel, où chaque membre de la communauté participe à sa manière, depuis la coupe de l'arbre jusqu'à la mise à l'eau, symbolisant l'union des vivants et la mémoire des ancêtres.

Il repensa à son ancien bureau, aux collègues transformés en concurrents silencieux, aux luttes de pouvoir pour une promotion, un bonus.

L'absurdité de cette course à l'échalote lui semblait abyssale. Ici, la compétition n'existe pas. Seule la coopération garantissait la survie et la prospérité du groupe. C'était une leçon de vie qui dépassait tout ce qu'il avait pu apprendre dans les grandes écoles de commerce.

Une nuit, après une cérémonie de chants et de danses, Alex s'était retrouvé seul sur la plage, le cœur gonflé d'une émotion nouvelle. Le sentiment d'appartenance était puissant, irréel. Il baissa les yeux vers ses mains, elles portaient la terre et le sel, les cicatrices du voyage. Il sentit alors, non pas une fin, mais un commencement, l'aube d'un homme nouveau, aligné avec ses valeurs profondes. Son voyage touchait à sa fin, mais une autre aventure s'annonçait, celle de la réinvention.

— Le vrai voyage, murmura-t-il au vent, ne fait que commencer.

Le mouvement incessant des vagues répondit à son appel, promesse d'un futur où chaque choix serait un pas vers l'équilibre, vers cette harmonie profonde qu'il avait cherchée aux quatre coins du monde.

PARTIE IV

La Métamorphose

7.

Ombres et Clarté

Le rickshaw cracha une dernière volute de fumée âcre avant de rendre l'âme au milieu du chaos vibrant de Connaught Place. Alex regarda les trois valises éventrées, les ficelles lâches, les vêtements menaçant de s'échapper, et l'expression du conducteur, mi-désolée, mi-exaspérée. La chaleur de Delhi, lourde et humide, écrasait l'air, rendant chaque respiration difficile. Une sueur froide perla sur son front. C'était le troisième incident de la journée. Le troisième mur inattendu.

Le rugissement incessant des klaxons, le brouhaha des vendeurs de chai, les effluves d'épices et de gaz d'échappement se mêlaient dans une cacophonie assourdissante qui heurtait ses tympans. Son sac à dos, posé lourdement au sol, semblait peser mille kilos. Il sentait la nausée monter, familière et sournoise. Il était épuisé. Épuisé de devoir toujours trouver une solution,

de déchiffrer des codes culturels, de lutter contre une logistique défaillante. La poussière ocre s'accrochait à ses vêtements, à ses cheveux, à son âme.

— Il n'est pas possible, monsieur. Ce rickshaw est mort, déclara le conducteur d'une voix monocorde, ses mains gesticulant vers un moteur crachotant.

Alex inspira profondément, l'air chaud brûlant ses poumons. Il avait besoin d'atteindre la gare de New Delhi, à moins de deux kilomètres, pour prendre son train de nuit pour Varanasi. Un train qu'il ne pouvait pas rater. Son billet non remboursable était une contrainte de plus. La foule indifférente le bousculait, des visages anonymes défilant dans un tourbillon incessant.

Son téléphone affichait une batterie faible. Aucun taxi ne s'arrêtait. Chaque minute qui s'écoulait était une lame de couteau qui s'enfonçait un peu plus dans sa détermination. Il se sentit submergé par une vague de désespoir, de ce désespoir froid et insidieux qu'il avait tant fui à Paris. C'était le même sentiment d'impuissance face à un système qui le dépassait.

Il se rappela les promesses faites, les attentes qu'il avait placées dans ce voyage. La liberté. Le renouveau. Et maintenant, il était là, perdu dans

la moiteur de Delhi, au bord des larmes pour une ridicule histoire de rickshaw et de valises. La voix de son ancien patron résonna dans sa tête, cynique et moqueuse : « Quoi, Alex ? Ton Odyssée n'est pas aussi glorieuse que tu l'imaginais ? »

— Vous n'auriez pas un autre taxi ? Ou un pousse-pousse ? tenta-t-il, la voix étrangement étranglée.

Le conducteur haussa les épaules, ses yeux sombres dénués de toute aide. Il n'y avait que le monde, immense et indifférent, qui continuait sa course folle autour d'Alex. Un vertige le prit. Il ferma les yeux un instant, cherchant un ancrage, une lueur.

— C'est une blague, ce n'est pas possible, marmonna-t-il pour lui-même.

C'était un piège. Un test. Il l'avait voulu son voyage, il l'avait rêvé. Et maintenant ? Maintenant, il était face à l'absurdité du réel, à sa propre fragilité. Il s'était imaginé plus fort, plus résilient. Mais la carapace craquait. Les doutes, patiemment refoulés, jaillissaient. Et si tout cela était une erreur ? Si ce voyage n'était qu'une fuite, et non une quête ?

Une voix douce, inattendue mais ferme, transperça la cacophonie environnante.

— Vous avez des problèmes ? Je ne peux pas ne pas voir votre désarroi.

Alex ouvrit les yeux. Devant lui se tenait une jeune femme, les cheveux ébènes tressés, le regard clair et rieur. Elle portait un sac à dos usé et un sourire qui, étrangement, apaisa un peu le chaos en lui.

— Euh... oui, répondit Alex, sa gorge serrée. Mon rickshaw est en panne, et je dois attraper un train à New Delhi Station dans moins d'une heure. Et mes valises...

Il désigna d'un geste les trois bagages. La femme rit, un rire cristallin qui sembla dissiper un peu de la chaleur étouffante.

— Je suis Layla, déclara-t-elle. Et je crois que j'ai une solution.

Alex la regarda, incrédule. Il n'avait pas le temps pour des blagues. L'urgence le rongeait.

— Quoi donc ? demanda-t-il, un brin d'agacement teinté d'espoir dans la voix.

— Il y a un service de porteurs ici, à quelques mètres. Ils peuvent transporter vos affaires à la gare sur leurs têtes. C'est la solution la plus rapide. Et la gare a des casiers pour les bagages excédentaires. Vous prenez juste le strict nécessaire avec vous pour le train.

Alex sentit une étincelle de lucidité poindre. Des porteurs... Pourquoi n'y avait-il pas pensé ? Son esprit, englué dans le stress, avait refusé de voir l'évidence. La solution était là, sous son nez, offerte par une inconnue.

— Je vous en dois une, dit-il, un immense soupir de soulagement s'échappant de ses lèvres.

— Non, juste un sourire, répondit Layla, son propre sourire s'élargissant. Et un chai, si vous en trouvez un bon à la gare avant votre départ.

Elle lui montra du doigt une ruelle adjacente où quelques hommes corpulents attendaient, des cordes enroulées autour de leurs têtes, prêts à charger des fardeaux. Alex hésita un instant. Et si c'était une arnaque ? Le doute, cette bête immonde, tentait de s'accrocher à lui.

— Ils sont fiables, ne vous inquiétez pas, précisa Layla comme si elle lisait dans ses pensées. C'est comme ça que ça marche ici. La confiance est la monnaie d'échange.

Elle fit un pas vers les porteurs, son sari flottant. Alex la suivit, le cœur battant à toute vitesse. Il fallait agir vite. Le temps filait.

En quelques minutes, le problème des valises fut réglé. Les porteurs, robustes et efficaces, chargèrent les sacs sur leurs têtes, les équilibrant avec une aisance déconcertante. Alex leur donna

des roupies en paiement anticipé, un geste que Layla approuva d'un hochement de tête.

— Maintenant, le rickshaw, dit-elle. Il y en a d'autres. Nous allons en trouver un.

Elle héra un autre rickshaw d'un geste expert. Le chauffeur s'arrêta immédiatement, le visage souriant.

— Prenez le premier que vous voyez. Les négociations viendront après, glissa Layla à voix basse.

Alex obtempéra, montant à l'arrière du rickshaw, le cœur plus léger. Layla monta à son tour, s'installant à côté de lui dans l'espace exigu. L'odeur du cuir vieilli et de l'encens se mêlangeait, offrant une bouffée de familiarité au milieu du chaos.

— Vous voyagez seule ? demanda Alex, intrigué par son calme dans cette situation.

— Le plus souvent, oui. Mais je ne suis jamais vraiment seule. Il y a toujours des rencontres, des aides inattendues. Comme vous, j'imagine, si vous aviez continué à errer.

Le rickshaw se frayait un chemin à travers la circulation dense, klaxonnant à tout va. Les temples sikhs et les bazars grouillants défilaient à grande vitesse. Alex sentit une étrange familiarité

avec Layla, comme si leurs chemins étaient censés se croiser.

— Vous avez l'air d'avoir un long voyage derrière vous, fit remarquer Layla, étudiant son visage fatigué.

— J'ai commencé il y a six mois. Je suis parti de Paris. Et vous ?

— Je suis partie de Patagonie, il y a un an et demi. Et j'ai le sentiment que l'Inde sera ma dernière étape pour un moment. J'ai trouvé une communauté dont les valeurs résonnent avec les miennes dans les montagnes de l'Himachal Pradesh. Je vais m'y installer.

« S'installer ». Le mot résonna en Alex, provocateur. Lui, il fuyait toujours. S'installer, c'était ancrer. Pour l'instant, il n'y était pas.

— Et vous ? Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? demanda-t-elle, son regard profond.

Alex laissa échapper un rire hésitant.

— Je ne sais pas... Parfois, j'ai l'impression que je suis juste en train de tourner en rond, de fuir ce que je suis.

— Fuir, ce n'est pas toujours une mauvaise chose. Parfois, il faut s'éloigner pour mieux se retrouver, commenta Layla, sa voix douce mais assurée. Mais l'essentiel, c'est de ne pas fuir la rencontre avec soi-même.

Le rickshaw ralentit. La gare de New Delhi se dressait devant eux, un mastodonte de briques et d'acier, grouillant de vie. Le conducteur s'arrêta devant l'entrée principale. Les porteurs étaient déjà là, leurs sacs posés avec soin sur le quai, attendant Alex. Un soulagement immense inonda Alex. Il était presque là. Presque à l'abri.

— Je crois que c'est notre arrêt, dit Layla.

Alex paya le chauffeur, lui glissant un pourboire généreux. Il se tourna vers Layla.

— Merci. Vraiment. Je... Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

— C'est ça, le voyage, Alex. Les imprévus, les aides inattendues. Et les leçons.

Elle se leva, prête à partir. Alex la retint d'un geste impulsif.

— Attendez ! Vous... vous avez un train à prendre vous aussi ? Ou devriez-vous me rejoindre pour un chai ?

Layla sourit. Un sourire énigmatique.

— Mon train est déjà là. Mon chemin m'appelle vers le nord. Mais peut-être nous reverrons-nous. Le monde est petit pour ceux qui le parcourent avec le cœur ouvert. Prenez soin de vous, Alex. Et n'oubliez pas : le plus grand voyage est toujours celui qu'on fait à l'intérieur de soi.

Elle s'éloigna sans un mot de plus, se fondant dans la foule kaléidoscopique de la gare, sa silhouette gracieuse disparaissant dans la multitude. Alex la regarda partir, un sentiment à la fois de gratitude et de perte le traversant. Layla était apparue comme une bouée dans l'océan de son désespoir, une éphémère lumière.

Il se tourna vers ses valises, son regard posé sur le sac à dos qu'il avait conservé avec lui. Dedans, il y avait son carnet de voyage, les photos qu'il avait prises, les lettres écrites, jamais envoyées. Il n'avait pas fui. Il avait avancé. Lentement, parfois douloureusement, mais il avait avancé. Les mots de Layla résonnèrent en lui : « Le plus grand voyage est toujours celui qu'on fait à l'intérieur de soi. » C'était ça. C'était la leçon.

Il prit une profonde inspiration, chassant les dernières miettes de l'angoisse. Le train pour Varanasi était annoncé. Il y avait encore des défis. Il y aurait toujours des murs inattendus. Mais désormais, Alex savait qu'il n'était pas seul. Et surtout, il savait qu'il avait en lui les ressources pour les franchir. Les doutes n'avaient pas disparu, mais ils étaient désormais des ombres passagères, et non des abîmes. Il était temps de

monter à bord. Le chemin continuait. Et il était prêt à le suivre.

* * *

Le vent patagonien hurlait, une machette invisible fouettant le visage d'Alex. Perdu dans l'immensité ocre du plateau, près du Fitz Roy, chaque pas sur les rochers friables était une lutte. Le ciel, naguère d'un bleu immaculé, virait au gris acier, promettant une tempête. Alex agrippa plus fermement les sangles de son sac à dos, ses doigts engourdis par le froid mordant qui s'infiltrait sous ses gants. Il était seul. Terriblement seul. L'écho de ses propres pas sur ce sentier, le Lagunas y Glaciares, était le seul son familier dans cette symphonie sauvage.

Une bourrasque plus violente faillit le déséquilibrer. Il trébucha, son genou heurtant un affleurement de roche. La douleur le traversa, physique et lancinante. Un rire amer lui échappa. Qu'est-ce qu'il faisait là ? À des milliers de kilomètres de sa vie d'avant, de son appartement parisien avec vue sur les toits, des rendez-vous mondains du 16ème arrondissement. Le souvenir

de la chaleur douillette de son ancienne existence, de la routine prévisible, le tenailla, un piège tentant. L'isolement, parfois, révélait la fragilité des résolutions les plus fermes. La solitude ici n'était pas choisie, elle pesait, suffocante. Ses pensées se firent sombres, lourdes comme les nuages bas. Un doute insidieux commençait à ronger les fondations de sa détermination.

Il s'arrêta, adossé à un rocher abri, le souffle court. Son regard capta un condor, majestueux, qui planait au-dessus des cimes enneigées. Sa solitude, sa puissance. Alex ferma les yeux, la tête penchée. C'est alors que la voix résonna. Pas une voix réelle, un murmure familier, celui de Marc. Son meilleur ami. Mort.

Un pic de douleur le saisit à la gorge. Il se revit, six mois plus tôt, dans un café du quartier latin, rue Soufflot, face à Marc.

— « Alex, tu ne peux pas continuer comme ça, » avait dit Marc, son regard intense, perçant. « Tu es vide, mon ami. Vidé de toi-même. »

Alex avait rejeté ces mots, aveuglé par l'ambition, le rythme effréné de son travail de cadre. Les dossiers s'empilaient, les mails inondaient sa boîte de réception, les réunions s'enchaînaient dans les bureaux vitrés de la Défense. Il ne voyait plus les feuilles des platanes

virer au roux, n'entendait plus le chant des oiseaux dans le jardin du Luxembourg. Ses jours étaient une course perpétuelle après un bonheur qu'il ne définissait même plus.

— « Je ne suis pas vide, Marc. Je construis quelque chose. Une carrière. Je me donne les moyens de réussir. » La défense était automatique, usée jusqu'à la corde.

Marc avait souri, d'un sourire triste et lucide.

— « Tu construis une prison dorée. Tu te perds, Alex. Souviens-toi de tes rêves. De l'Odyssée que tu voulais faire, gamin. Une traversée du monde, loin des codes et des obligations. »

Alex avait haussé les épaules, dédaigneux. Il s'était toujours senti supérieur avec ses diplômes, ses primes. Ils avaient continué à parler, une discussion houleuse qui avait laissé des cicatrices. Marc lui reprochait son manque d'authenticité, son égarement. Alex lui reprochait... quoi ? Sa liberté déconcertante, peut-être, sa capacité à tire fort et à mordre la vie à pleines dents sans se soucier du qu'en-dira-t-on.

Après, son souvenir se brouillait, une tâche sombre, indéfinie. L'accident. Une moto. Une nuit pluvieuse. L'appel glacial. Et puis, le vide. Le vide absolu.

Alex rouvrit les yeux. La douleur au genou n'était plus qu'un écho lointain de ce vide-là, de ce choc brutal qui avait mis fin à son ancienne vie. Marc, par sa mort, l'avait libéré, l'avait forcé à regarder en face la misère émotionnelle dans laquelle il s'enlisait. Chaque pas sur ce sentier hostile de Patagonie n'était-il pas une revanche contre cette prison dorée ? Une marche vers cette Odyssée dont Marc lui avait rappelé l'existence ?

— « Tu avais raison, vieux, » murmura Alex dans le vent qui lui arrachait les mots des lèvres. « J'étais vide. »

Il se releva, la douleur au genou rappelant sa présence. Il la serra. C'était une douleur vivante, réelle. Pas l'engourdissement de son âme d'avant.

Une rafale glaciale emporta avec elle le dernier fleuron de ses doutes. Il fallait avancer. Il avait promis à Marc, ou plutôt à la mémoire de Marc, de ne pas replonger. Il avait promis de chercher, de trouver. Cette quête n'était pas un caprice, c'était une nécessité. Une rédemption.

Il planta son bâton de marche dans le sol rocaillieux, son regard accroché aux cimes lointaines du Fitz Roy. Le soleil perçait un instant les nuages, illuminant les glaciers tels des cristaux géants. La Patagonie était une maîtresse exigeante, mais elle ne mentait pas. Elle ne

promettait rien d'autre que l'effort, la persévérence, et une beauté brute, sans artifice. Cette clarté était à l'opposé des mensonges qu'il s'était racontés pendant des années.

Son objectif n'était plus seulement de voyager. C'était de comprendre l'inconsolable, de le transformer en force. Chaque difficulté surmontée ici, dans l'immensité des Andes, était un baume sur ses plaies invisibles.

Il serra les poings, le regard déterminé. Le vent pouvait souffler, la solitude pouvait mordre, mais il n'abandonnerait pas. Non. Pas après tout ça. Son voyage n'était pas une fuite, c'était une résurrection. Une nouvelle vie qu'il devait à Marc.

Une nouvelle vie, qu'il devait, finalement, à lui-même.

8.

Le Cœur Ouvert

Les ruelles étroites de Fès étaient un labyrinthe sonore. Les cris des marchands, le tintement des marteaux des dinandiers de la place Seffarine, l'odeur entêtante du cuir tanné des chouaras de Bab Bou Jeloud, tout concourait à une cacophonie organisée. Alex se frayait un chemin, son appareil photo en bandoulière. Il cherchait quelque chose, une image, une âme à capturer. Il était là depuis une semaine, une escale imprévue après son passage en Afrique de l'Est. Le Maroc, cette porte de l'Afrique, l'avait attiré par son mystère, ses traditions ancrées.

Un vieil homme, les mains calleuses, tentait de remonter un âne chargé de peaux, échoué en plein milieu d'une pente raide. L'animal, visiblement épuisé, refusait d'avancer. La scène aurait pu virer à la frustration, à la violence. Mais un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, s'est approché. Sans un mot, il a soulevé une

partie de la charge, allégeant l'âne, et a aidé le vieil homme à pousser. Un sourire, un hochement de tête mutuels. Pas un remerciement, pas un discours. Juste un geste. Alex a pressé le déclencheur. L'image, figée, était celle d'une solidarité muette, d'un amour sans nom.

Plus tard, attablé à une petite échoppe, il sirotait un thé à la menthe fumant. Le verre brûlant entre ses doigts engourdis par le froid matinal. Un enfant, la tenue immaculée, s'est approché de sa mère qui vendait des pâtisseries aux amandes et à l'eau de fleur d'oranger. L'enfant tendait une pièce, mais pas pour lui. Pour sa mère. Pour l'aider. Un don modeste, un amour pur. Une scène presque banale ici, mais qui déchirait quelque chose en Alex. À Paris, on exigeait. Ici, on donnait.

« La gentillesse, ici, n'est pas une marchandise, » a dit une voix derrière lui.

Alex s'est retourné. Layla. Elle était assise à une table voisine, un carnet à la main. Ses yeux, d'un vert profond, semblaient avoir traversé les âges. Alex l'avait rencontrée la veille dans un riad. Elle était archéologue, à Fès pour des recherches sur la dynastie mérinide, qui a notamment laissé derrière elle la Bab Bou Jeloud, construite par les

Almohades et restaurée ensuite, avec ses zelliges bleus emblématiques.

« C'est... surprenant, avoua Alex. Je ne suis pas habitué à cette simplicité. »

« La simplicité n'est pas l'absence de complexité, Alex. C'est l'essence des choses, débarrassée de l'inutile. » Layla a refermé son carnet, le posant à côté de son tajine de kefta et œufs. « Tu as l'air de chercher quelque chose de précis. »

« L'amour, peut-être, » a-t-il lâché, ne sachant pourquoi il s'ouvrait si facilement à elle. Ses confidences étaient rares. Mais Layla avait cette aura, cette écoute. « Mais pas l'amour romantique, pas l'amour passionnel. L'autre. Celui qui permet aux gens de vivre. »

Layla a souri. Un sourire doux, teinté d'une certaine mélancolie. « L'amour est un fleuve aux mille bras. On ne voit souvent que les rapides, les cascades. Mais l'eau qui nourrit la terre, celle qui permet aux cultures de pousser, elle est souvent invisible, silencieuse. »

Ils ont parlé pendant des heures. De l'amour filial qu'elle avait vu dans les villages berbères de l'Atlas, où les enfants prennent soin dès leur plus jeune âge de leurs aïeux. Elle lui a raconté l'histoire d'une vieille femme, Hadja Fatima, dont

elle avait découvert les correspondances. Hadja Fatima, durant la Guerre du Rif dans les années 1920, envoyait des provisions à son frère caché dans les montagnes, risquant sa propre vie. « C'était un amour indéfectible, un amour de survie, » a souligné Layla.

« En France, nos amours sont souvent plus... conditionnels, » a murmuré Alex, songeur. « Liés à la réussite, à l'apparence. »

« Ici aussi, il y a des attentes, des traditions. Mais souvent, l'amour s'exprime dans l'action. Pas seulement dans les mots. » Elle a fait signe au serveur, commandant un autre thé à la menthe. Le soleil commençait à descendre, projetant des ombres longues sur les murs ocre. L'appel à la prière du muezzin s'est élevé des minarets, une mélodie douce et lacinante qui se mêlait aux bruits de la ville. Alex s'est senti envahi par une étrange paix.

« Et toi, Alex, qu'as-tu vu de l'amour dans ton voyage ? » a demandé Layla.

Il a repensé à l'Asie. Aux moines bouddhistes du temple de Wat Benchamabophit à Bangkok, le temple de marbre, qui partageaient leur maigre repas avec les plus démunis sans rien attendre en retour. Il avait été frappé par cette générosité désintéressée, un « metta », un amour bienveillant

pour toute créature vivante. Il avait aussi revu cette femme âgée, au marché flottant de Damnoen Saduak, qui avait insisté pour lui offrir une mangue mûre alors qu'il n'avait plus de monnaie. Un geste simple.

En Afrique, il se souvenait de ces mères Masaï qui berçaient les enfants blessés des autres tribus comme les leurs, leur offrant des remèdes et des chants. Un amour maternel universel, transcendant les frontières tribales. Il avait découvert que dans la culture Masaï, la famille est une entité élargie où la responsabilité de chaque enfant est partagée par l'ensemble de la communauté.

« L'amour, c'est ce qui nous connecte, » a-t-il dit, fixant les volutes de vapeur de son thé. « Ce n'est pas une émotion isolée, mais un fil invisible qui nous relie les uns aux autres. »

« Un fil qui peut aussi devenir une corde, si on n'y prend garde, » a rétorqué Layla, ses yeux plissés par une pensée lointaine. « L'amour peut aussi être toxique, possessif. L'amour n'est pas toujours lumière et gentillesse. Il peut être ombre, attachement malsain. »

Alex a hoché la tête. Sa relation avec son ancien patron, une sorte d'amour tordu pour le travail, pour la performance, l'avait mené au burn-

out. L'amour qu'il avait porté à son ami décédé était pur, mais sa mort avait laissé une cicatrice. « Comment savoir alors, ce qui est véritable ? »

« L'amour véritable, » a dit Layla, en se penchant légèrement, son regard un peu plus intense. « C'est celui qui te libère, pas celui qui t'enchaîne. C'est celui qui te pousse à grandir, même quand ça fait mal. C'est celui qui est prêt à laisser partir. »

Ses mots le frappaient avec la force d'une révélation. Une libération. Il avait tant cherché à retenir, à contrôler, à posséder, qu'il en avait oublié l'essence même du don.

La nuit est tombée sur Fès. Les lumières des lanternes ont commencé à s'allumer, peignant la médina d'une ambiance mystique. Le silence s'est fait plus présent, entrecoupé seulement par le lointain appel à la prière et quelques murmures.

Alex a regardé Layla. « Je crois que je suis en train de comprendre. »

« Le voyage, ce n'est pas seulement voir de nouveaux paysages, » a-t-elle conclu, se levant. « C'est aussi voir de nouvelles façons d'aimer. Et de se laisser aimer. »

Elle s'est éloignée, sans un mot de plus, laissant Alex avec ses pensées, avec cette nouvelle grille de lecture de ce qu'il avait vécu et de ce qu'il

recherchait. L'amour n'était pas une destination, mais un chemin. Un chemin qu'il venait juste de commencer à déchiffrer, un pas après l'autre, dans les ruelles labyrinthiques de son âme. Il avait encore tant à apprendre sur ce fleuve aux mille bras, et chaque ramification lui promettait de nouvelles profondeurs, de nouvelles vérités à découvrir. Le véritable défi n'était pas de trouver l'amour, mais de le laisser entrer, de le laisser le transformer. Et ça, c'était une autre aventure, une autre quête.

* * *

Une averse tropicale s'était abattue sur Hienghène. Le toit de feuilles de niaouli, tressé à la perfection au-dessus de la case traditionnelle kanak où Alex avait trouvé refuge, crépait sous l'assaut de l'eau. L'air, saturé d'humidité, portait des effluves de terre mouillée et de pandanus. À travers une petite ouverture, il distinguait à peine les silhouettes des cocotiers ployés par le vent, se fondant dans un voile gris. L'électricité était coupée, plongeant l'intérieur dans une pénombre douce que seule la lampe à huile sur le sol tentait

de percer, jetant des ombres dansantes sur les murs en bois sculpté.

Alex se tenait devant le miroir rouillé et piqué, accroché de travers à un pilier central. Un miroir qui reflétait non seulement les imperfections de son tain, mais aussi la lumière vacillante, déformant légèrement les contours. C'était un artefact incongru dans cet espace humble, trouvé on ne sait comment dans un petit marché de Nouméa et transporté ici, dans cette tribu isolée de la côte est de la Nouvelle-Calédonie. Ce reflet, cet objet, le confrontait à un autre lui-même, un étranger qui, il n'y a pas si longtemps, était encore prisonnier des néons des tours parisiennes.

« Qui es-tu, vraiment ? » La question résonnait dans le silence feutré, une vibration interne plutôt qu'un son articulé.

Le regard d'Alex plongeait dans celui de son reflet. Ce n'était plus les yeux cernés, embués de fatigue, la mâchoire serrée par des deadlines et des rendez-vous interminables, qu'il reconnaissait. Ses traits s'étaient affinés, burinés par le soleil et le vent. Une barbe de quelques jours encadrait un sourire qui semblait s'être imprimé de façon permanente à la commissure de ses lèvres, un sourire tranquille, presque serein. Les rides

d'expression étaient des marques d'histoires vécues, non plus des sillons de stress.

Un frisson remonta sa colonne vertébrale, non pas de froid, mais d'une reconnaissance étrange, presque effrayante. Il se souvenait des injonctions de son ancien patron, ce ton monocorde qui martelait : « Plus vite, Alex. Toujours plus vite. Le temps, c'est de l'argent. » Ces mots, jadis un mantra anxiogène, sonnaient désormais faux, ridicules même, dans ce sanctuaire de lenteur et de patience. Il se revoyait, chemise impeccable, col serré, dévorant son déjeuner devant son écran, les yeux rivés sur des chiffres, des graphiques qui montaient, descendaient, et dictaient le rythme de son cœur.

« Ce temps-là est mort, Alex, » murmura-t-il à son reflet, une douce libération dans la voix. « Ce n'était pas toi. »

Il fit un pas de côté, dévoilant son corps. L'épaule gauche portait la cicatrice d'une chute à vélo en Thaïlande, un souvenir douloureux mais qui avait provoqué une rencontre décisive avec un herboriste local. Son dos, tanné par le soleil équatorial, dessinait des muscles fins mais solides, hérités des longues marches dans la brousse africaine, des portages de sacs de ciment pour bâtir une école en Tanzanie. Il n'y avait plus cette

pâleur urbaine, cette peau malmenée par les veilles ininterrompues et la lumière artificielle. Ses mains, autrefois douces et méticuleusement entretenues, étaient désormais rugueuses, marquées par le travail manuel, par la terre. Il passa ses doigts sur la paume, sentant la callosité d'un outil tenu trop longtemps, l'éraflure d'une branche épineuse. Chaque marque était un chapitre de son odyssée.

« N'aie pas peur de la force que tu as trouvée, Alex, » lui avait dit Malaika, l'ancienne du village Masaï, ses yeux clairs fixant les siens. « Ta peau devient la carte de ton chemin. » Ses mots résonnaient avec une clarté nouvelle devant ce miroir.

Il tourna son profil, observant la nuque et les épaules. Le harnais de son sac à dos avait laissé des traces permanentes, comme si l'itinérance s'était encrée dans sa chair. Il se remémora le poids de ce sac – sa maison sur le dos – traversant des landes désertiques en Patagonie, les poumons brûlant sous l'effort, le sable fouettant le visage. Et pourtant, à chaque pas, une liberté nouvelle s'était révélée, une force qu'il n'avait jamais soupçonnée, tapie sous les couches de son existence parisienne.

« Tu as construit une force nouvelle, celle qui vient des profondeurs, » lui avait soufflé Kael, l'artiste de rue de Buenos Aires, un soir, pendant qu'ils peignaient une fresque sous un pont. « Ne la nie jamais. »

Ses yeux s'attardèrent sur son visage, cherchant les moindres changements. Les cheveux, plus longs, plus indisciplinés, encadraient un regard dont l'intensité témoignait des paysages grandioses et des visages rencontrés. Il revoyait le visage ridé d'un moine bouddhiste au Laos, le sourire édenté d'un enfant du Bénin, la lueur farouche d'un guerrier Maori lors d'une cérémonie de bienvenue.

« Le monde est un miroir, Alex. Il te renvoie ce que tu projettes. » L'aphorisme d'un vieil enseignant de yoga en Inde, croisé au début de son périple, prenait tout son sens. Il avait projeté la peur, le stress, et le monde lui avait renvoyé un reflet sans âme. Maintenant, il projetait l'ouverture, la curiosité, la résilience, et le reflet était celui d'un homme qui se retrouvait.

Il toucha la surface froide du miroir, son propre visage se superposant à son reflet. Il n'y avait plus de rejet, plus de dégoût pour ce qu'il était devenu. Il y avait une acceptation totale, une paix profonde. Le temps, autrefois une course

effrénée, était maintenant un compagnon patient, un sculpteur doux qui avait ciselé les angles vifs de son âme.

« Pense à la tortue marine, Alex, » lui avait appris un sage Kanak du chef Kanumera, un matin, alors qu'ils observaient la mer d'Ouvéa. « Elle voyage lentement, mais elle voit le monde. » Il avait ri à l'époque, se souvenant de ses trajets en RER, pressé, anonyme. Aujourd'hui, il comprenait la profondeur de cette image.

L'ancienne angoisse, le bourdonnement persistant au fond de son crâne, avait été remplacée par un calme, un silence nouveau. Il se souvenait des attaques de panique, silencieuses et voraces, qui le saisissaient dans l'open space, des sueurs froides qui le laissaient tremblant après un appel important. Tout cela semblait si lointain, si étranger. Ces souvenirs, comme des fantômes du passé, tentaient parfois de ressurgir, mais ils ne trouvaient plus de prise sur lui. Il avait construit une forteresse intérieure, non pas par le rejet, mais par l'intégration.

Le bruit de la pluie s'atténua, laissant place au doux goutte à goutte des feuilles. Une lumière pâle commença à percer à travers les nuages, illuminant la pièce. Le reflet d'Alex dans le miroir se fit plus net, plus vibrant. Ce n'était plus

seulement un homme, mais une collection d'expériences, de souffrances, de joies et de leçons.

« Chaque pas est une prière. Chaque rencontre est un maître. » Le proverbe Maori, qu'il avait vu inscrit sur un pendentif en jade vert, un *hei-tiki*, à Rotorua, lui revint à l'esprit. Il avait marché, rencontré, et chaque interstice de son être avait absorbé ces enseignements. La peur d'être seul, le vide qu'il tentait de combler par des possessions matérielles, tout cela s'était dissipé comme la brume matinale sur un lagon.

Il pensait à son ami décédé, à cette douleur qui avait été le détonateur de son départ. Il y avait la tristesse toujours, une cicatrice invisible, mais aussi une profonde gratitude. Sans cette perte, il n'aurait jamais ouvert les yeux. C'est en perdant que l'on trouve parfois l'essentiel. C'était la dure leçon de la fragilité de l'existence, mais aussi de sa beauté éphémère.

« Tu as cherché le sens dehors, et il t'attendait dedans, » songea-t-il, une vérité éclatante le submergeant.

Le miroir ne reflétait plus un homme brisé par le passé, ni un âme vagabonde sans but. Il y avait une détermination sereine, une force tranquille. Le reflet du voyageur qu'il était devenu, prêt à

affronter l'inconnu, non pas avec anxiété, mais avec une curiosité renouvelée. Le monde l'attendrait, et il l'accueillerait, où qu'il aille, avec ce cœur enfin ouvert. Le véritable voyage ne faisait que commencer, non pas vers une destination physique, mais vers une exploration sans fin de son propre être, un chemin qu'il avait hâte de parcourir.

PARTIE V

L'Aube Nouvelle

9.

Le Carrefour des Mondes

Le smartphone vibra. Alex sursauta, le son tranchant l'air paisible du café. La vapeur de son cappuccino dansait au-dessus de la tasse. Quelques jours à peine après son retour, Paris l'agressait déjà de ses sollicitations incessantes. Il hésita, son pouce suspendu au-dessus de l'écran. Un instant, il revoit la sérénité des temples bouddhistes de Thaïlande, l'énergie brute des marchés de Marrakech, la danse hypnotique des flammes dans les villages masai. Face à lui, la rue de Rivoli s'étirait, grise et bruyante, le Louvre impassible en toile de fond.

Une notification. « Nouveau message de Grégoire Duval (Ancien poste) ». Le nom résonna comme un coup de tonnerre dans le silence de son esprit. Duval. Son ancien manager. Cet homme dont la vie était calquée sur les chiffres, les objectifs trimestriels, les réunions interminables. Alex sentit une bouffée de nausée

monter. Il avait cru s'en être débarrassé pour de bon.

Il cliqua. L'e-mail s'ouvrit. Le logo de GlobalCorp s'étalait en en-tête, brillant et froid. Le même logo qui l'avait rongé de l'intérieur, jour après jour, année après année. Le texte était concis, chirurgical, à l'image de GlobalCorp.

« Cher Alex, »

Son regard survola les premières lignes, cherchant un piège, une ruse.

« Votre expertise nous manque. Votre départ a laissé un vide que nous n'avons pas réussi à combler. Nous serions ravis de vous accueillir de nouveau. Une proposition inédite vous attend. »

Une proposition. Le mot résonnait dans sa tête comme un écho lointain, une tentation insidieuse. Il se remémora les discussions animées avec Juma, le sage du village masaï, sur la valeur de l'instant présent, loin des chimères du futur. Ses paroles résonnaient encore : « L'avenir est une cage dorée, Alex. »

Il reposa le téléphone, son regard brouillé par une confusion subite. Le café, vibrant d'échos du passé, lui semblait étranger. La serveuse, une jeune femme aux cheveux rouges, le dévisageait, intriguée par son immobilité. Il sentit le poids de

son regard, mais ne réagit pas. Il devait se ressaisir.

Alex se leva brusquement, laissant son cappuccino à moitié bu. L'air frais de la rue de Rivoli frappa son visage. Il inspira profondément, le parfum de l'échappement et du goudron, si étranger après les senteurs de la forêt amazonienne.

Il marcha sans but précis, les bruits de la ville l'assaillant. Les klaxons, les sirènes, le brouhaha incessant des conversations. Autant de mélodies dissonantes qui contrastaient avec le chant des oiseaux de l'Océanie, les tambours des rituels africains. La ville était un corps étranger, vibrant d'une énergie qu'il ne comprenait plus.

Il se retrouva devant le Pont Neuf. La Seine, sombre et mystérieuse, déroulait son ruban. Il se pencha sur le parapet, ses doigts lisses effleurant la pierre froide. Combien de fois avait-il traversé ce pont, pressé, préoccupé, aveugle à la beauté qui l'entourait ? Il se souvint des discussions passionnées avec Léo, l'artiste de rue de Buenos Aires, sur la façon de capturer l'âme d'une ville, de figer l'éphémère. Léo lui avait appris à regarder au-delà des apparences, à percevoir les histoires cachées dans les détails les plus insignifiants.

Le message de Duval était une faille dans le barrage qu'il avait patiemment construit autour de lui. Un barrage de sérénité, de liberté. Le doute s'insinuait, venimeux. Et si... Et si ce retour était une chance de réécrire son histoire à Paris, avec de nouvelles règles, de nouvelles valeurs ?

Il secoua la tête, chassant cette pensée insidieuse. Non. Cette vie-là était morte. Il l'avait enterrée sous les sables du Sahara et les pics himalayens.

Il continua sa marche, ses pas le guidant vers des lieux familiers, mais désormais étranges. Le quartier de l'Opéra Garnier, où il avait jadis couru, le souffle court, pour des rendez-vous d'affaires. L'architecture haussmannienne, si majestueuse, lui semblait moins imposante, presque étouffante. Il se rappela les vastes étendues australiennes, les paysages lunaires de Patagonie. La grandeur résidait désormais dans l'immensité de la nature, pas des constructions humaines.

Son téléphone vibra à nouveau. Un second e-mail de Duval. L'insistance. La pression. Alex sentit une colère sourde monter en lui. Ils ne lâcheraient rien. Ils ne comprenaient pas.

« Alex, nous savons que votre parcours vous a transformé. C'est précisément cette nouvelle perspective qui nous intéresse. Nous vous

offrons une position de consulting, avec une liberté de mouvement et d'action que vous n'auriez jamais imaginée. »

Une position de consulting. Flexibilité. Liberté. Les mots étaient séduisants, dangereux. Il se rappela les conversations avec Sœur Mary, la nonne bouddhiste au Laos, sur les pièges de l'ego et l'illusion du contrôle.

Il s'arrêta devant un café, le « Café des Deux Magots », célèbre pour avoir accueilli les grands noms de la littérature et de l'existentialisme. Sartre, Beauvoir, Camus. Des figures qui avaient bousculé les codes, cherché un sens à l'existence. Alex se demanda ce qu'ils auraient pensé de son dilemme. Revenir à une vie confortable mais vide, ou embrasser l'incertitude d'un chemin nouveau, riche de sens.

Il entra, s'assit à une table libre, et commanda un café noir. L'ambiance était feutrée, le cliquetis des tasses se mêlant aux conversations murmurées. Il sortit son carnet de voyage, un vieux cuir usé par les kilomètres. Ses pages étaient remplies de dessins, de notes, de pensées. Des visages rencontrés, des paysages gravés dans sa mémoire.

Il feuilleta les pages, un sourire se dessinant sur ses lèvres. Le visage ridé de la femme masaï, ses

yeux pétillants de sagesse. Les rires des enfants burkinabais, jouant au cœur de la poussière rouge. Les couleurs éclatantes des marchés de Hanoï. Ces souvenirs n'avaient pas de prix. Aucune offre de GlobalCorp ne pourrait rivaliser.

Mais une part de lui, insidieuse, murmurait. La sécurité financière, le confort, la reconnaissance. Des tentations auxquelles il n'était pas encore totalement immunisé.

Alex ferma les yeux, respira profondément. Il était au carrefour. Le passé, avec ses promesses de facilité et ses chaînes invisibles. Le futur, incertain, mais vibrant de promesses de liberté.

Il sentit l'impulsion de répondre à Duval, de refuser fermement. Mais une autre idée lui vint. Et si, au lieu de fuir, il confrontait son passé ? Et s'il acceptait la proposition, non pas pour revenir à l'ancienne vie, mais pour la transformer, la remodeler à l'image de son nouveau lui ? Utiliser les outils qu'il avait acquis, la patience de l'Asie, le courage de l'Afrique, la liberté de l'Amérique du Sud, la gratitude de l'Océanie, pour réinventer son existence.

C'était une pensée audacieuse, presque provocatrice. Une sorte de revanche sur l'homme qu'il avait été.

Il sortit son smartphone, le regard fixé sur le nom de Grégoire Duval. Il hésita un instant, le pouce toujours suspendu. Le café fumait devant lui, projetant une ombre dansante sur la page de son carnet.

La ville bourdonnait autour de lui, indifférente à son dilemme. Les paroles de Juma revinrent : « Le chemin se révèle en marchant, Alex. »

Il composa un message, ses doigts agiles sur le clavier. Un message court, énigmatique. Une invitation.

« Je vous rencontre. Pas au bureau. Un lieu neutre. »

Il frappa l'adresse du « Petit Palais », le musée des Beaux-Arts. Un endroit chargé d'histoire, de culture, loin des tours de verre de GlobalCorp. Un lieu où il pourrait se sentir en terrain neutre, protégé par la beauté des œuvres d'art.

Il appuya sur « Envoyer ». Le message partit, traversant l'espace numérique, atterrissant sur le bureau de son ancien manager.

Alex sentit une décharge d'adrénaline. L'incertitude, le frisson du risque. C'était une sensation qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps, depuis ses débuts dans la jungle urbaine. Mais cette fois, la sensation était

différente. Elle était chargée d'une nouvelle énergie, d'une nouvelle maîtrise.

Il se leva, paya son café, et sortit dans la rue. L'air n'était plus agressif, mais vivifiant. Paris, la ville nostalgique, n'était plus une prison, mais un nouveau terrain de jeu. Le chapitre de son odyssée n'était pas encore écrit. Et ce chapitre-là, il le mènerait avec une détermination nouvelle.

* * *

Alex se débattait dans un dédale où les ombres dansaient et les voix murmuraient son nom. Le matelas sous lui semblait se dérober, l'air de la chambre d'hôtel parisienne, dont il avait pris possession quelques jours auparavant, pesait lourd et oppressant. Des lambeaux d'images éclataient dans l'obscurité derrière ses paupières, des éclairs colorés, des visages gravés dans sa mémoire comme autant de cicatrices indélébiles.

Mei. Son sourire mutin, le rire clair qui avait brisé la monotonie de ses journées à l'ashram de Wat Suan Mokkh, en Thaïlande. Il avait rencontré Mei lors d'une retraite silencieuse de dix jours. L'ashram, situé au milieu d'une forêt de cocotiers

et de bananiers bordant l'estuaire de la rivière Khirirat, à Chaiya, dans la province de Surat Thani, était un lieu d'une simplicité radicale. Les cellules individuelles, rustiques, la nourriture végétarienne et frugale, le lever avant l'aube pour la méditation. Mei, une jeune femme originaire de Singapour, avait partagé avec lui la difficulté de la discipline, la lutte contre le flot incessant des pensées. Mei lui avait enseigné la patience, ce qui lui manquait tant dans sa vie parisienne où le temps était une monnaie qu'il perdait.

Un chant guttural, profond, résonna dans le rêve. Non, ce n'était pas un chant, c'était un grondement.

Kwame. Son visage buriné par le soleil de la savane tanzanienne. Ses mains, fortes et calleuses, qui avaient serré les siennes en guise de bienvenue. Alex se revit, transpirant sous le soleil écrasant du district de Monduli, à Arusha, en Tanzanie, au sein d'un projet communautaire visant à améliorer l'accès à l'eau potable pour les villages Maasaï. Kwame, un chef de clan Maasaï, l'avait guidé à travers les paysages arides, lui montrant comment creuser des puits, comment entretenir les systèmes de filtration. Kwame, avec sa sagesse ancestrale, lui avait parlé de l'importance de la communauté, de la terre

nourricière. Les Maasaï, peuple fier de guerriers et de pasteurs semi-nomades, le respect de la nature et des aînés. C'était une existence dépouillée de l'artifice occidental, une vie où chaque geste avait un sens profond, où la survie même dépendait de l'entraide et de la connaissance de son environnement. Les chants Maasaï, lacinants et rythmés, accompagnaient les veillées, des hymnes à la vie, à la pluie, aux ancêtres.

Une odeur âcre, celle de la terre humide et de la fumée de campement, lui parvint.

Sofia. Son rire cristallin, sa chevelure bouclée qui volait au vent alors qu'elle l'entraînait dans une danse endiablée. Buenos Aires, ses rues colorées, son tango fiévreux. Sofia, artiste de rue, peintre, musicienne, une âme libre qui ne vivait que pour l'expression. Elle l'avait initié aux milongas secrètes de San Telmo, aux marchés d'antiquités où les histoires se vendaient à la criée. Elle lui avait montré comment la créativité pouvait naître du chaos, de la pauvreté, de la passion. Les quartiers populaires de La Boca, vibrants de musique. Elle lui avait appris à regarder au-delà des apparences, à trouver la beauté dans la déconstruction, à comprendre que l'art n'était pas seulement un acte de création, mais une façon de vivre, de respirer. Une note de

bandonéon s'éleva, plaintive et mélancolique, avant de se transformer en une mélodie joyeuse et entraînante.

Un frisson glacial le parcourut.

Tane. Son regard perçant, ses tatouages maoris qui racontaient des histoires millénaires. L'Océanie, ses paysages sauvages, la force brute des éléments. Tane, un Kura Kaupapa Māori, enseignant la langue et la culture maorie, l'avait accueilli dans son marae, son lieu de rassemblement sacré, près de Rotorua, en Nouvelle-Zélande. Il l'avait immergé dans les légendes, les chants (*waiata*), les danses (*haka*). Alex avait appris le concept de *whakapapa*, la généalogie, l'interconnexion de tout être vivant avec ses ancêtres et sa terre (*whenua*). Tane lui avait révélé l'importance du *mana*, le prestige, l'honneur, la spiritualité intrinsèque à la culture maorie. Il lui avait expliqué que la terre n'appartient pas à l'homme, mais que l'homme appartient à la terre. Cette sagesse archaïque, d'une profondeur inouïe, avait résonné en lui, apaisant le tumulte de son esprit. Le grondement du Pacifique, omniprésent, berçait ses nuits.

Les visages s'estompaient, se superposaient, se déformaient sous l'emprise d'une angoisse

sourde. Les voix se bousculaient, tentant de l'attirer dans des directions opposées.

« Reste, Alex. Trouve la paix ici », murmura Mei, sa voix douce comme la brise thaïlandaise.

« La communauté a besoin de toi. Ton savoir... », résonna Kwame, un écho de tambour.

« Danse! Vis! Crée! », s'écria Sofia, la passion brûlante dans ses yeux.

« Écoute la *whenua*. Elle te parle », chuchota Tane, une mélodie ancestrale.

L'appel du lointain était une symphonie cacophonique, une sirène aux mille voix, chacune promettant une forme de salut, une voie vers l'épanouissement. Alex se débattait, un poids sur sa poitrine, l'impression d'être retenu, de ne pas pouvoir respirer. Ses muscles se tendaient, son cœur battait la chamade contre ses côtes. Il était à la croisée des chemins, ses guides spirituels devenus des geôliers de son inconscient, tiraillant son âme dans des directions contradictoires.

Il ouvrit les yeux brusquement. Le plafond blanc de la chambre d'hôtel le fixa, indifférent à son tourment. La lumière du jour filtrait paresseusement à travers les rideaux, peignant des barres d'ombre sur le mur d'en face. Il était 6 heures du matin. L'heure où les moines de Wat Suan Mokkh entamaient leur méditation. L'heure

où les femmes Maasaï commençaient à traire les vaches. L'heure où Sofia dormait encore, bercée par les derniers échos de la nuit portègne. L'heure où Tane, lui, était déjà debout, saluant le soleil levant sur l'horizon néo-zélandais.

Alex s'assit sur le bord du lit, les mains enfouies dans ses cheveux, secoué par l'intensité du rêve. Ce n'était plus un simple rappel de son voyage ; c'était un ultimatum, une question brûlante qui exigeait une réponse. Il sentait la sueur perler sur son front, le souvenir des sons, des odeurs, des mains serrées, des regards croisés, était d'une vivacité troublante. Son corps portait encore les marques de chaque continent, les callosités du travail manuel en Afrique, la souplesse acquise par la danse en Amérique du Sud, la sérénité imposée par la méditation en Asie, la force tranquille insufflée par l'Océanie.

Il se leva, traversa le petit espace de la chambre en quelques enjambées, et se posta devant la fenêtre. Paris s'éveillait, indifférent, comme toujours. Le bourdonnement lointain du trafic, le chant des oiseaux par intermittence, l'odeur du café et des croissants fraîchement sortis du four, venant d'une boulangerie en bas de la rue. Un tableau à la fois familier et étranger. Cette ville,

qui avait été sa prison dorée, était maintenant une cage aux barreaux invisibles.

« Paris... » Laissa-t-il échapper, le mot mourant sur ses lèvres. Il revit son ancien appartement, impersonnel, ses rues bondées, ses réunions interminables. L'écho de son ancien patron, Monsieur Dubois, résonna dans son subconscient : « Alex, la productivité avant tout ! » L'absurdité de cette phrase, maintenant, le frappa avec la force d'un coup de poing.

Il ferma les yeux de nouveau, ses tempes battant la chamade. Il pouvait presque sentir le sable sous ses pieds dans le désert de Rajhastan, l'humidité moite de la jungle amazonienne, le vent salé du Pacifique. Chaque image était nette, précise, chargée d'émotion. Une lutte intérieure féroce se livrait en lui. D'un côté, la sécurité, le confort relatif, la carrière qui l'attendait s'il le voulait – son burn-out était un lointain souvenir, une métamorphose s'était opérée. D'un autre, l'inconnu, l'aventure, la promesse d'une vie plus authentique, plus alignée avec son nouvel être.

L'ashram. La paix. La frugalité. Le silence. Le Wat Suan Mokkh, fondé en 1932 par le vénérable Buddhadasa Bhikkhu, un moine dont la vision cherchait à moderniser le bouddhisme en le rendant accessible à tous. Alex se souvenait des

enseignements sur l'impermanence, la souffrance et le non-soi. Il se souvenait des chants *metta*, les pratiques de méditation de bienveillance envers soi-même et les autres. Cette vie monastique, par sa simplicité, avait dépouillé Alex de ses illusions matérialistes.

Le projet communautaire en Tanzanie. L'action. L'impact. La solidarité. Le travail avec les Maasaï, peuple dont l'organisation sociale repose sur un système d'âges. Des projets de conservation de la faune, de l'environnement, de développement durable. Les récits de Kwame sur l'harmonie des tribus, le respect des traditions. La voix de l'ancienne femme sage, Mama Zawadi, à qui il avait parlé de son mal-être, qui lui avait dit : « Le vent sait où il va, mais il ne prend jamais le même chemin deux fois. » Ces mots, gravés dans son esprit, résonnaient comme une prophétie.

Il ouvrit les yeux. Ses doigts s'agrippaient au cadre de la fenêtre, ses jointures blanchies. Les bruits de la ville augmentaient. Une ambulance passa, sirène hurlante, déchirant le calme relatif du matin. Un symbole de l'urgence, de la fragilité de la vie, de ce qu'il avait fui. Le déclic du décès de son ami proche. Ce choc. Ce souvenir, comme un coup de fusil, le ramena à la raison.

Il ne pouvait pas retourner à son ancienne vie. Non pas parce qu'elle était mauvaise en soi, mais parce qu'elle n'était plus lui. Il avait changé. Il avait évolué. Il avait vu, senti, vécu trop de choses pour rentrer dans le moule qu'il avait lui-même brisé.

La peur le saisit un instant, la peur de l'inconnu, la peur de faire le mauvais choix. Et s'il se trompait ? Et si ces chemins, qui lui avaient semblé si évidents dans le tourbillon de son voyage, n'étaient que des illusions ?

Puis une image s'imposa, celle d'un chemin de terre rouge, serpentant à travers une savane infinie, sous un ciel immense. Il marchait, seul, mais non pas isolé. La brise portait des rires lointains, des chants. Le soleil réchauffait sa peau. Il se sentait libre. Léger.

Une décision mûrissait en lui, silencieuse, irréversible. L'appel du lointain n'était pas un choix entre des destinations, mais une adhésion à un mode de vie, à une philosophie. Il inspira profondément, l'air parisien emplissant ses poumons, mais son esprit était déjà ailleurs, au-delà des villes et des frontières, dans les lieux où son âme avait trouvé refuge et s'était reconstruite. Le chapitre de l'incertitude se refermait. Le carrefour des mondes était franchi.

Il décrocha son téléphone. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Un appel. Oui. Une action.

10.

Le Voyage Infini

Le clavier crissait sous ses doigts, un son sec, presque mécanique, qui jurait avec la douceur de l'air ambiant. Alex observait la lumière tamisée inonder la petite pièce de bambou tressé, louée par un habitant souriant au bord du lac Inle. Ses yeux, autrefois cernés par les néons blafards des open spaces parisiens, captaient désormais chaque nuance de vert émeraude des rizières à l'extérieur. Un léger frisson le parcourut. Non pas de froid, mais une angoisse latente, un parasite familier qui tentait toujours de se frayer un chemin dans son esprit apaisé. Il chassa l'idée, contractant sa mâchoire. Ce n'était plus le même homme. Non. Il refusait de l'être.

Il relut les premières lignes de son brouillon, là où ses doigts avaient dansé, traduisant enfin la tempête silencieuse de son âme.

« Burn-out. Ce mot, il y a encore un an, sonnait comme une sentence pour les autres, une

faiblesse indigne de ma propre ambition. Il est devenu le fil d'Ariane qui m'a conduit ici, au bout du monde, enfin au début de moi-même. »

Son regard s'attarda sur la phrase. L'écho de ses anciennes vies vibrait encore, ténu, mais présent. Il fit défiler les photos qu'il avait prises, cherchant celle qui illustrerait au mieux ce début. Sa souris s'arrêta. Bagan. Un souvenir incandescent. Des milliers de temples, certains datant du XIe siècle, émergeant de la brume matinale, silhouettes mystérieuses sous un ciel flamboyant. *WebSearchTool : Les temples de Bagan ont été principalement construits entre le XIe et le XIIIe siècle, formant l'apogée du royaume de Pagan. La capitale historique de la Birmanie à l'époque était Pagan, distincte de l'actuelle Naypyidaw ou de Rangoun. La religion dominante est le bouddhisme Theravada.*

Il choisit une image. Un lever de soleil sur la plaine, un grand stupa en briques, quelques formes sombres de montgolfières flottant au loin. L'image était parfaite. Elle criait le silence, la majesté, mais aussi l'infinie petitesse de l'homme face à la grandeur du temps et de la nature. Il sentit le nœud dans sa poitrine se relâcher légèrement.

Keala, attablée de l'autre côté de la minuscule table en bois, sirotait un thé citronné. Elle observait Alex, ses iris sombres perçant la carapace de concentration qu'il s'était forgée.

— Alors, on grave les mémoires ? lança-t-elle d'une voix douce, teintée de son accent anglo-saxon mêlé de mélodies asiatiques.

Alex leva les yeux, un léger sourire aux lèvres.

— Quelque chose comme ça. J'essaie de... j'essaie de donner un sens à tout ça. De le partager, peut-être.

— Et ça vient ? La plume est vive ?

— Plutôt le clavier. Et oui. C'est... étrange. Comme si les mots étaient là, enfouis, attendant juste d'être libérés. Comme si ce voyage n'avait été qu'une immense préparation à ça.

— C'est ça, la vraie quête, non ? Trouver sa voix. Elle déporta son regard vers la fenêtre, les yeux rivés sur les pêcheurs Intha manœuvrant leurs barques sur le lac, une jambe enroulée autour de la pagaie. C'est ce que ma grand-mère disait toujours. On passe tellement de temps à courir après des chimères qu'on en oublie le joyau que l'on porte déjà en soi.

Alex revint à son écran, l'image de Bagan le ramenant à ses sensations. La Birmanie, cette terre de paradoxes, l'avait bousculé. De

l'effervescence chaotique de Rangoun, où la pagode Shwedagon irradie d'or, contraste saisissant avec la modernité parfois brutale de la ville, aux silences sacrés des moines qu'il avait rencontrés. *WebSearchTool : Rangoun, ou Yangon, est la plus grande ville du Myanmar (Birmanie). Bien qu'elle ne soit plus la capitale politique (déplacée à Naypyidaw en 2006), elle reste le principal centre économique et religieux, abritant la pagode Shwedagon, l'un des lieux de culte bouddhistes les plus sacrés au monde. La monnaie du Myanmar est le Kyat.*

Il tapa frénétiquement. Les mots déferlaient. Il décrivait les parfums d'épices, l'humidité moite, les couleurs saturées des marchés de Mandalay. Il narrait la rencontre avec un moine âgé, son visage ridé portant les marques d'une sagesse ancestrale, qui lui avait enseigné la méditation Vipassana. Il avait alors senti, pour la première fois, une paix intérieure qui n'était pas l'absence mais la plénitude.

— Tu sais, Keala, j'ai l'impression que... tout ce que j'ai vécu, chaque paysage, chaque visage, c'est comme une immense bibliothèque. Et je suis enfin capable d'en lire les livres.

Elle sourit, son regard enveloppant.

— C'est tout ce qui compte.

Un flash de ses anciens collègues à Paris le traversa. Leurs conversations creuses, leurs préoccupations matérielles, la course effrénée aux promotions. Il eut un haut-le-cœur. Comment avait-il pu s'aveugler à ce point ? La superficialité, l'indifférence. Un gouffre béant s'ouvrait derrière lui, le menaçant de le happer si jamais il se retournait.

Il plongea à nouveau dans son texte.

« Puis, l'Afrique. Un choc. Les terres rouges du Mozambique, la puissance des sables. Là-bas, ce n'est pas le silence qui parle, mais le grondement de la vie. Le rire des enfants, le chant des femmes au travail, la pulsation incessante des tambours sous le soleil de l'après-midi. »

Une image lui revint : la femme Masaï. Ses yeux profonds, son front perlé de minuscules gouttes de sueur, son collier de perles multicolores cliquetant à chaque mouvement. Elle lui avait parlé de la terre, de la connexion aux ancêtres, de l'importance de l'eau.
WebSearchTool : La monnaie du Mozambique est le Metical (MZN).

— C'est dingue, murmura Alex, presque pour lui-même. Chaque continent m'a appris quelque chose de fondamental. L'Asie, la patience et

l'introspection. L'Afrique, la force de la communauté, la résilience, la joie dans l'adversité.

Il sentait une urgence grandir en lui. Non pas l'urgence superficielle de ses deadlines passées, mais l'urgence viscérale de capter ces instants, ces émotions. D'en laisser une trace.

Keala se leva, s'approcha, posa une main légère sur son épaule. Alex tressaillit un instant, puis se détendit.

— N'oublie pas l'Amérique du Sud. La danse, la musique. L'art comme respiration.

Il acquiesça, la trace d'un sourire flottant sur ses lèvres. Il se rappela Buenos Aires, les notes lancinantes du bandonéon résonnant dans les rues pavées. Le tango, cette danse de l'âme, passionnelle et mélancolique. Et cet artiste de rue, avec ses graffitis qui transformaient les murs gris en toiles vivantes. *WebSearchTool : le bandonéon est un instrument à vent à clavier et à anches libres, originaire d'Allemagne, mais popularisé en Argentine et en Uruguay où il est devenu emblématique du tango.*

« L'Amérique du Sud, c'était le retour du corps, le réveil des sens. De la sueur, du rythme, des rires. » Il fit une pause. Les mots devaient être exacts. Précis. Comme la lame d'un couteau.

« Puis l'Océanie. Le silence de la forêt équatoriale, le murmure des esprits. »

La main de Keala pressa brièvement son épaule.

— Tu es sur la bonne voie, Alex. Ne te retourne pas. Continue de regarder devant toi.

Un silence s'installa, rempli du crépitement du clavier et du lointain chant des oiseaux. Alex se sentait étrangement vulnérable, exposé. Il partageait une partie de lui qu'il avait toujours gardée secrète. L'intensité du regard de Keala le troublait. Il y lisait une forme de reconnaissance mutuelle, une complicité silencieuse qui le désarmait. Il se demandait si elle aussi, à sa manière, n'était pas une nomade de l'âme, fuyant ses propres fantômes. La pensée le frappa. Il n'était pas seul, il n'avait jamais vraiment été seul.

Il continua d'écrire, le rythme s'accélérant. Il décrivit les traditions Kanak et Maori, la spiritualité profonde, le respect de la terre. Le lien invisible qui unit l'homme à son environnement. Ces peuples lui avaient montré une autre dimension du temps, un cycle infini, loin de la linéarité hystérique du monde occidental.
*WebSearchTool : Les peuples Kanak sont les habitants autochtones de la Nouvelle-Calédonie, leurs traditions sont fortement liées à la terre et

aux ancêtres. Les Maoris sont le peuple autochtone de Nouvelle-Zélande, leur culture du haka et du tatouage facial (moko) est mondialement reconnue, et leur spiritualité est également très connectée à la nature et aux lignées ancestrales.*

Les paragraphes s'allongeaient, le récit prenait forme. Le blog. Non, plus qu'un blog. Un manifeste. Un cri. Un témoignage. Il voulait que chaque mot résonne, frappe. Que les lecteurs ressentent cette même urgence à vivre, à s'affranchir.

Il s'arrêta, son regard rivé sur l'écran. Les mots dansaient, une symphonie inachevée. Il venait d'écrire la dernière phrase de son premier article, une conclusion qui se voulait un appel :

« Mon voyage ne fait que commencer. Il est un fil. Le fil d'Ariane d'une vie réinventée. Et je vous invite. Oui, vous. À le suivre. »

Il leva les yeux vers Keala. Elle le fixait, un sourire énigmatique aux lèvres.

— Alors, on publie ? demanda-t-elle, ses yeux brillant d'une étrange lueur.

Alex hésita. Son doigt planait au-dessus du bouton « Publier ». Un vertige le saisit. Ce n'était pas seulement un article qu'il s'apprêtait à lancer dans la toile immense, c'était une part intime de

lui, mise à nu. Il sentait la peur remonter, froide et lancinante, celle de l'exposition, du jugement. Mais au-delà de cette peur, il y avait cette nouvelle force, cette détermination. Le souffle puissant de l'Océan Pacifique, les silences de l'Amazonie, les sourires de l'Afrique et la sagesse de l'Asie le poussaient en avant.

— Oui, lâcha-t-il, sa voix plus ferme qu'il ne l'aurait imaginé. On publie.

Un clic retentit. Le silence qui suivit fut assourdissant, rompu seulement par le clapotis de l'eau sur les rives du lac Inle. Une page venait de se tourner. Mais une autre s'ouvrait, immense, incertaine. En quête de quoi ? De lui. Mais qui était « lui » désormais ? Il le savait. Et en même temps, il ne le savait pas. Une chose était certaine : le passé était mort. Mais le futur, ce futur qui le hantait parfois dans ses rêves, était un territoire inconnu dont il ne percevait encore que les ombres mouvantes. Et c'est précisément dans ces ombres que les vraies peurs demeuraient, tapis, attendant le bon moment pour ressurgir. Keala le regardait, son sourire s'estompant pour laisser place à une expression plus grave. Ce qu'elle y lisait, Alex ne le savait pas. Mais son regard disait « attention », « prends garde ». Et cette mise en garde résonna en lui comme un coup de tonnerre.

* * *

Le sable tiède caressait la plante de ses pieds, une sensation étrange après des mois de bitume parisien. Alex se tenait là, au carrefour d'une humanité mouvante, un sac à dos usé témoignant de son odyssée. L'air saturé de l'encens et des épices le ramenait à ses premiers pas en Inde, un monde avant le sien, avant le burn-out, avant la mort de son ami. Ce n'était pas un retour, mais un prolongement, une ancre jetée dans le vaste océan de son être retrouvé.

Il se pencha, ramassant un coquillage brisé par les vagues de la mer de Chine méridionale. Sa surface irisée renvoyait des éclats de lumière, fragments multicolores d'une vie ancienne. Il y avait des mois qu'il n'avait pas songé à son appartement haussmannien, à l'odeur du café expresso matinal, aux présentations PowerPoint et aux discussions stériles sur la rentabilité. Tout cela semblait appartenir à une autre vie, celle d'un étranger.

Une mélodie lointaine, portée par le vent, s'infiltrait dans ses pensées, une flûte de pan aux sonorités envoûtantes qu'il avait découverte en

Équateur. Le rythme pulsait en lui, réactivant la mémoire vivante de la terre battue sous ses pieds, de la poussière qui s'accrochait à ses cheveux, des rires des enfants qui le suivaient, leurs yeux grands comme le monde. La résilience qu'il avait apprise dans les bidonvilles de Nairobi résonnait encore. Il se souvenait des visages marqués par la vie, mais illuminés par une dignité inébranlable.

— Ça va, Mzungu ? lança une voix rauque derrière lui.

Alex se retourna. Un vieil homme, le visage buriné par le soleil et le sel, le dévisageait avec un sourire édenté. Il portait un pagne coloré et une chemise en lin froissée, les mains noueuses tenant un filet de pêche.

— Oui, ça va, mon ami, répondit Alex en wolof, une langue apprise au fil des nuits étoilées, autour d'un feu crétant sur les plages du Sénégal.

Le vieil homme cligna des yeux, surpris par son accent presque parfait.

— Tu connais la langue ? demanda-t-il, l'étonnement se lisant dans ses rides profondes.

— J'ai voyagé. J'ai appris.

— Le monde est grand. Et les hommes sont les mêmes partout.

Alex hocha la tête. Cette vérité simple, il l'avait cueillie comme un fruit mûr à chaque étape de son périple. Sous les architectures flamboyantes de l'Asie, dans la terre ocre de l'Afrique, au cœur des jungles luxuriantes d'Amérique du Sud, et enfin, sur les atolls coralliens de l'Océanie. L'humanité, malgré ses drapés culturels, partageait les mêmes larmes, les mêmes joies, les mêmes peurs.

Il pensa à Maeva, la femme Maori aux tatouages délicats qui lui avait enseigné le haka, la puissance de l'esprit guerrier et la connexion sacrée avec les ancêtres. Il se remémora le goût du kava, cette boisson rituelle qui apaisait l'âme, et le son rythmique des tambours résonnant sous la voûte céleste d'un village Kanak. Ses yeux se plissèrent un instant, une douce nostalgie l'enveloppant. Ces rencontres, éphémères pour la plupart, avaient pourtant tracé les lignes indélébiles de son nouveau destin.

Il avait choisi l'Océanie pour sa dernière étape, non pas comme une fin, mais comme un carrefour. Les vastes étendues d'eau, les îles perdues dans l'immensité du Pacifique, incarnaient cette liberté nouvelle qu'il avait étreinte. Ici, le temps ne se comptait pas en minutes qui s'enfuit, mais en marées montantes et

descendantes, en cycles lunaires et en vents qui sculptaient les récifs.

Le vieil homme s'assit à côté de lui sur le sable, le regard perdu dans l'horizon.

— Tu es de passage ? demanda-t-il, un brin de curiosité dans la voix.

— Je ne sais pas encore, répondit Alex, la sincérité de ses mots se matérialisant en un soupir. Avant, j'étais comme la vague qui revient sans cesse au même endroit. Maintenant... je suis l'océan.

Le pêcheur sourit, une sagesse silencieuse dans ses yeux plissés.

— L'océan, il ne s'arrête jamais, fit-il remarquer. Il va, il vient, il change. Mais il est toujours là.

Alex comprit le message non dit. Il n'était plus question de choisir entre Paris et un ashram, entre un monde ancien et un monde nouveau. Son chemin n'était pas un aboutissement, mais un mouvement perpétuel. Il n'avait plus besoin de se fixer, de s'ancre. Il était devenu le mouvement lui-même. La photographie, qu'il pratiquait avec une nouvelle passion, deviendrait son regard sur le monde ; l'écriture, son cri et son murmure. Et l'engagement auprès de ceux qui luttaient, son offrande.

Il sentirait les doutes, bien sûr, les moments de solitude où l'écho de sa propre voix serait le seul son. La peur de l'inconnu, insidieuse, tenterait parfois de le ramener à son ancien confort. Mais il avait appris à les apprivoiser. Les barrières linguistiques ne seraient que des ponts à construire, les défis logistiques, des énigmes à résoudre. Chaque obstacle, un pas de plus vers cet homme qu'il aspirait à être.

Il se leva, un sentiment de légèreté l'envahissant. Le soleil se couchait, peignant le ciel de nuances pourpres et oranges, un tableau vivant, sans cesse renouvelé. De nouvelles images à capturer, de nouvelles histoires à raconter.

— Je ne suis pas de passage, mon ami. Je suis en chemin, dit-il au vieil homme, qui lui adressa un hochement de tête approbateur.

Le chemin était vaste, sans fin. C'était un sentier tissé de rencontres, de gestes de solidarité, de beauté simple et de la fragilité du monde. Il n'y avait ni retour en arrière ni destination fixe, seulement le souffle incessant du voyage, la promesse d'un citoyen du monde, les pieds sur terre et l'âme à l'horizon.

